

L'Art de la comédie

d'Eduardo De Filippo

Texte français de Huguette Hatem

Personnages

ORESTE CAMPESE, *acteur-directeur d'une troupe*

ARMANDO VERONESI, *le Planton*

PALMIRA, *l'aubergiste*

SON EXCELLENCE LE PRÉFET DE CARO

GIACOMO FRANCI, *son secrétaire*

QUINTO BASSETTI LE PÈRE SALVATI

LUCIA PETRELIA

UN MONTAGNARD

SA FEMME

GIROIAMO PICA

LE SACRISTAIN

LE MARÉCHAL DES CARABINIERS, *voix off*

La pièce a été créée à Paris au Théâtre de la Ville, mise en scène par Jean Mercure, le 8 novembre 1983. Elle a été éditée dans la revue L'avant-scène théâtre n° 744 du 15 février 1984 (épuisé).

Dépôt légal : mars 2016 @ L'avant-scène théâtre 2016

Prologue

Il fait froid. Dans la cour de la Préfecture encore noyée dans la brume hivernale d'un petit matin livide, on entrevoit, indistinctement, la silhouette d'un homme assez âgé qui marche de long en large en martelant le sol, recroquevillé sur lui-même pour combattre le froid. Il s'arrête de temps à autre, regarde anxieusement les étages supérieurs du palais, espère que quelqu'un l'apercevra et mettra fin à sa longue attente. Mais Personne ne se montre derrière les grandes fenêtres, aucune tête ne pointe, pas âme qui vive.

Oreste Campese – tel est le nom du personnage – est un homme d'environ cinquante-cinq ans. Il porte des vêtements très modestes et élimés, mais propres et nets. Son visage porte les marques d'une vie misérable, pourtant ses yeux sont extrêmement doux et pleins d'espoir. Il se résigne à attendre et pour tromper le temps, il glisse sa main raidie par le froid dans la poche de son vieux manteau, fouille et en sort un misérable étui en cuir synthétique duquel il extrait une pipe et quelques brins de tabac que le froid sec a réduit en poussière. Il bourre sa pipe, cherche des allumettes, en trouve une perdue dans une autre poche, l'allume contre la semelle de sa chaussure. Deux ou trois bouffées l'aident à se donner l'illusion qu'il peut encore continuer à attendre, et le voilà qui se remet à marcher avec une énergie renouvelée comptant une par une les enjambées qu'il fait.

CAMPESE : *(se dirige du centre de l'avant-scène vers la coulisse de droite)* Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept... *(Il s'arrête, se retourne et fixe son point de départ.)* Sept pas, un peu plus de cinq mètres ; comptons le double pour la moitié de la cour. Dix, très bien, oh, la cour d'un vieux palais comme celui-ci est toujours carrée : vingt par vingt. C'est une belle cour ! Pas mal pour un théâtre. Quatre ou cinq cents places on les trouverait bien là ! Le reste, pour le plateau et bien sûr pas un vrai ; un praticable suffirait. Au fond, notre baraque « La Roulotte » ne comportait que trois cents places. Et la scène ? Six mètres d'ouverture, c'est tout. Six de large, quatre de profondeur, et j'ai joué ce que je voulais sur ces quelques mètres carrés. Tout Shakespeare et tout Molière. Deux mille ans de théâtre sur trois planches. Des décors, pourquoi faire ? Qu'est-ce que j'ai utilisé moi ? Quelques étoffes, quelques toiles brossées en quatre coups de pinceau par moi-même. Le donjon, la salle du trône, la forêt, tout était là ! Le rideau ? Une vieille draperie qui coulissait mal. Les fils toujours embrouillés, les anneaux coincés ! Et le public ne disait rien. « Cher public, veuillez excuser cet incident technique. » Et je finissais moi-même la manœuvre, dans mon costume d'Othello, en esclave, en prince de Danemark. Quelle importance ? Un soir, ma fille a dû fermer le rideau, en Ophélie. Et un autre soir, mon gendre Gualtiero, qui jouait Roméo, a recloué la balustrade du balcon de Juliette. « Cher public, deux minutes de patience ou la pauvre Juliette terminera sa soirée à l'hôpital. » Des rires, des applaudissements, deux coups de marteau et l'acteur repartait, là où il s'était arrêté, il est là pour cela le comédien, pour établir entre le public et lui la magie du théâtre. Les acteurs de ma génération cherchaient même à provoquer ce genre d'incident pour que le public éprouve cette sensation d'inattendu. C'est ça qui rend notre art si particulier, si unique en son genre, sublime. Avec une grosse technique et beaucoup d'argent, on peut faire une mise en scène extrêmement réaliste pour exciter la curiosité du public, mais ensuite les gens sont déçus car leur imagination n'aura pas été sollicitée. Des arbres, des salons authentiques, de vraies rues, de vraies places, l'ampleur d'un panorama de montagne, l'immensité de la mer, la campagne, tout cela, le spectateur le trouve au cinéma ! Mais au

théâtre, la parole de l'auteur suffit pour éveiller l'imagination du public et le spectateur se représente le décor à sa guise. Aucun décorateur, fût-il même un génie, ne pourra jamais figurer autant de formes et d'images que n'en inventent les spectateurs eux-mêmes et chacun séparément selon son goût, sa sensibilité et son état d'âme. Quand je me colle la moustache de Macbeth – je joue toujours Macbeth avec une moustache – combien de fois ne l'ai-je pas collée un peu de travers exprès ! car au théâtre, la parfaite vérité, c'est et ce sera toujours la parfaite fiction.

LE PLANTON : *(frigorifié, venant de la loge, s'approche de Campese en sautillant et en se frottant les mains)* Monsieur Campese, auriez-vous une autre allumette ? Le bois humide, il faut du temps pour qu'il prenne.

CAMPESE : Je viens de craquer la dernière. J'en ai peut-être encore une. *(Il fouille dans ses poches.)* Attention, cette fois c'est vraiment la dernière.

LE PLANTON : Espérons !

CAMPESE : On gèle ici.

LE PLANTON : Dedans c'est pire !

Palmira entre. C'est la Patronne de l'auberge voisine de la Préfecture. C'est une femme du peuple ; elle se dirige d'un pas pressé vers la loge, s'approche des deux hommes dès qu'elle aperçoit le Planton, puis s'arrête.

PALMIRA : Bonjour. *(Campese ébauche un signe de tête, Palmira au Planton.)* Qui est-ce ?

LE PLANTON : Monsieur est un artiste de théâtre, il attend d'être reçu par monsieur le préfet.

PALMIRA : Vous avez quelque chose à voir avec les artistes de « La Roulotte » qui a brûlé ?

CAMPESE : Je suis un de ces malheureux et même leur malheureux directeur. « La Roulotte » m'appartient.

LE PLANTON : Vous allez voir, le préfet vous aidera. Il est nouveau, il aura à cœur d'intervenir pour démontrer aux gens du pays qu'en cas de malheur on peut compter sur lui et sur les autorités.

PALMIRA : Hier soir, j'ai servi trois artistes de chez vous. Ils ont été sincères. Ils n'avaient pas d'argent, ils l'ont dit tout de suite. Oui.

CAMPESE : Eh oui... Les autres ont été recueillis par des montagnards.

PALMIRA : Et toi ?

CAMPESE : Moi, j'appartiens à une génération de comédiens habitués depuis des siècles à vaincre leur faim en avalant leur salive.

PALMIRA : Viens me voir, je te donnerai une bonne assiette de soupe chaude.

LE PLANTON : C'est une bonne cuisinière, vous savez. *(À Palmira.)* Hier soir, j'ai aidé à préparer les plats et j'ai fait la vaisselle. Assiettes, verres, fourchettes, j'ai tout lavé. Venez.

Il se met en chemin.

PALMIRA : *(suivant le Planton)* La prochaine fois, je m'en passe. J'ai un lave-vaisselle, oui. *(À Campese.)* Alors, je t'attends, hein ?

CAMPESE : Si je me fais mettre à la porte par monsieur le préfet...

LE PLANTON : *(enjoué)* Alors comptez sur moi, je vous donnerai l'adresse d'une bonne auberge.

Il sort avec Palmira qui bougonne.

CAMPESE : *(demeuré seul, fait quelques pas en tapant des pieds, puis il s'arrête, les sourcils froncés, absorbé par son idée. Il adopte un comportement plein de respect comme s'il se trouvait devant une personnalité)* Excellence... Non, je ne peux pas l'appeler Excellence. Il pourrait le prendre mal. Le titre a été aboli. Monsieur le préfet ? Non... Maître, c'est mieux... C'est un titre générique. Et puis, à vrai dire, c'est agréable de s'entendre appeler « maître » – Mais... pour quelqu'un de son rang, qui, hier encore, avait droit au titre d'Excellence... c'est dur d'y renoncer. Je l'appellerai « Excellence ». *(Il prend l'attitude classique de l'orateur qui commence un discours important.)* Excellence, ce soir 12 décembre 1964, c'est une date mémorable pour nous : directeur de troupe, acteurs, actrices, auteurs, gens de théâtre, nous sommes tous ici sur ces glorieuses planches. En votre présence, Excellence et nous autres pauvres comédiens de "La Roulotte", nous nous sentons tout petits, perdus. » Mais pourquoi être si humble envers un représentant de l'autorité dont le devoir est d'écouter le peuple et de pourvoir à ses besoins dans les limites de ses possibilités ? Et moi, je fais partie du peuple. Non, non, non : nous sommes en démocratie ! Voilà « Ami » ou alors « C'est avec une grande confiance que je m'adresse à vous, monsieur le préfet, parce que je pense qu'à quelque chose malheur est bon. Si je n'avais pas eu le malheur de voir brûler mon théâtre, je n'aurais jamais osé me présenter à vous. Mais tendez-moi la main ! momentanément moi, en échange, je vous dévoilerai des vérités qui jamais autrement n'auraient pu, de notre roulotte, parvenir jusqu'à vous ! Nous nous démenons, nous nous égosillons pour dénoncer l'injustice et la souffrance. Notre public est composé de gens pauvres mais enthousiastes, chaleureux. On applaudit, mais après chacun rentre chez soi et oublie l'exaltation de ce moment privilégié qu'est la représentation. On se retrouve seul devant des problèmes qui se présentent exactement les mêmes tous les jours et qui tous les jours demeurent sans solution. »

Le Planton, tout content, suivi de Palmira, s'adresse à Campese, faisant allusion au feu qu'il a eu tant de mal à faire prendre.

LE PLANTON : Il a pris enfin ! *(Du côté de la loge, on voit les reflets du feu luire sur le pavé de la cour.)* Merci de votre aide !

PALMIRA : *(dans sa main droite tient des assiettes, des verres et des couverts enveloppés dans une serviette et dans sa main gauche une bouteille vide ; elle s'adresse à Campese pour l'engager à accepter sa généreuse invitation)* Alors, je t'attends ?

CAMPESE : Ma femme et ma bru sont seules.

PALMIRA : Qu'elles viennent ta femme et ta bru. J'ai une soupe chaude, une omelette, une fiasque de vin. Qu'elles viennent.

CAMPESE : Merci.

PALMIRA : Aujourd'hui, il fait plus froid qu'hier.

Elle se met en marche.

LE PLANTON : *(à Campese)* Entrez, maintenant. Avant que le préfet ne se décide à vous recevoir ! Il vous faudra vous armer de patience. Le feu a bien pris. Il m'en a fallu du temps et de la peine, enfin...

Il se met en marche suivi par Campese. Tandis que les deux hommes, illuminés par les reflets du feu, sont sur le point d'entrer dans la loge, le rideau tombe et se relève aussitôt sur le décor de la Première partie.

ACTE I

Nous sommes dans le palais de la Préfecture d'un quelconque chef-lieu de province. La grande pièce que nous voyons est l'un des antiques salons d'apparat de l'ancien appartement. Le mobilier est composé de meubles somptueux, dépareillés et en très mauvais état. Une table, des fauteuils et des chaises Louis XIV forment le coin où le préfet De Caro prend place durant ses heures d'activité. Sur la table, de quoi écrire, un téléphone et des piles de dossiers.

DE CARO : *(appelant, en coulisse)* Giacomo ! *(L'écho de la voix du préfet De Caro révèle l'ampleur ; la solitude et la désolation du lieu.)* Giacomo ! Où êtes-vous ? Qu'est-ce qu'il fiche ? *(Il entre, jette un regard circulaire, comme s'il cherchait quelqu'un. De Caro est un homme massif d'environ cinquante ans, à la mine florissante ; ses yeux sont encore pleins de sommeil et ses cheveux en désordre. Sur son pantalon gris, il porte une veste de pyjama sommairement boutonnée. Il bâille, s'étire et avance paresseusement. Il appelle encore, avec plus d'irritation cette fois.)* Giacomo !
Giacomo !

GIACOMO : *(accourant)* Je suis là.

Giacomo est le secrétaire du préfet.

DE CARO : Il y a une demi-heure que j'appelle.

GIACOMO : Je pensais que Votre Excellence se reposait encore... Avez-vous bien dormi ?

DE CARO : Pensez-vous ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit !

GIACOMO : J'ai mal dormi, moi aussi, Excellence.

DE CARO : Quand on change de lit, c'est un désastre ! Je prendrais volontiers un café au lait. On peut envoyer le planton ?

GIACOMO : C'est déjà fait, il sera là dans une minute avec un café au lait et des brioches.

DE CARO : Les journaux ?

GIACOMO : Il n'y a pas de courrier, la ligne de chemin de fer est coupée.

DE CARO : L'accident est grave ?

GIACOMO : Le déraillement s'est produit à vingt-deux kilomètres au nord. C'est sûrement grave, parce que deux heures après notre arrivée, Votre Excellence était déjà couchée, le maréchal des carabiniers a téléphoné pour demander des renforts. Il n'a pas pu me préciser le nombre des blessés, mais il doit même y avoir des morts. Les pompiers se sont immédiatement rendus sur les lieux, ainsi que les agents de service à la préfecture. Les autres, j'ai dû les dénicher en ville. J'ai pu réunir un groupe de soixante hommes environ, dont une vingtaine de travailleurs agricoles qui nous ont offert spontanément leur aide.

DE CARO : Alors nous restons seuls avec le planton ?

GIACOMO : Et deux agents. J'en ai mis un en faction sur la place, et l'autre, le plus âgé, qui est très au courant de la routine des affaires, restera ici à notre disposition.

DE CARO : Deux agents seulement pour la préfecture, ce n'est pas prudent !

GIACOMO : Le maréchal était affolé au téléphone : nous avons besoin de renfort ! Envoyez-moi le plus d'hommes possible ! Je n'ai pas voulu vous déranger pour avoir des ordres ; je vous ai vu si fatigué par le voyage ! Et puis il n'y avait pas d'autre solution.

DE CARO : Bien sûr !

GIACOMO : Soyez sans crainte, Excellence, nous sommes dans une petite ville tranquille ici. Cet accident de chemin de fer... est une aubaine, les habitants ne parleront pas d'autre chose pendant deux mois.

DE CARO : Je devrais peut-être me montrer sur les lieux.

GIACOMO : Attendons d'avoir des nouvelles plus précises.

DE CARO : C'est ennuyeux tout ça, très ennuyeux.

LE PLANTON : *(en coulisse)* Vous permettez ?

Il porte un plateau avec du café et des brioches.

GIACOMO : Entre ! *(Le Planton entre.)* Pose-le sur la table. *(Le Planton pose le petit déjeuner sur la table bureau.)* Comment t'appelles-tu ?

LE PLANTON : Veronesi Armando, à vos ordres.

GIACOMO : Mon cher Veronesi, il faut être plus rapide ! Une heure pour apporter un café au lait !

Pendant ce temps, De Caro s'est assis à la table pour prendre son petit déjeuner

LE PLANTON : Mon collègue m'a dit d'aller au bar, juste au coin de la rue, sans me dire s'il fallait prendre à droite ou à gauche. Je suis allé à droite et j'ai fait le tour du quartier, parce que le bar était à gauche.

GIACOMO : Et tu ne le savais pas ?

LE PLANTON : Je suis nouveau, je suis arrivé il y a trois jours seulement.

GIACOMO : Ah voilà ! Récemment muté.

LE PLANTON : Oui, monsieur, depuis cinquante-sept jours.

GIACOMO : Tu es vénitien ?

LE PLANTON : Je suis de Padoue.

GIACOMO : Il faudra te secouer un peu si tu veux obtenir ton transfert.

LE PLANTON : Oui, monsieur.

GIACOMO : Tu peux partir maintenant. Son Excellence le préfet t'appellera s'il a besoin de toi.

LE PLANTON : Mon collègue m'a dit d'avertir Son Excellence que pour appeler la conciergerie il faut appuyer sur le bouton rouge.

GIACOMO : *(approchant son index du petit bouton rouge de l'appareil)* Celui-ci ?

LE PLANTON : Oui, monsieur, mais je ne voudrais pas me tromper.

GIACOMO : Il a bien dit le rouge...

LE PLANTON : Oui, monsieur.

GIACOMO : C'est bon, tu peux t'en aller.

LE PLANTON : *(au garde-à-vous)* Excellence.

Il sort.

GIACOMO : Ce matin, Excellence, j'ai fait le tour des appartements pour en mesurer l'ampleur et voir l'agencement des locaux. Comme nous l'avions prévu, pas de salle de bains. Beaucoup de cabinets de toilette, mais sans eau courante : juste des cuvettes en fer et des brocs.

DE CARO : Près de la chambre où j'ai dormi, il y a une douche, je l'ai vue.

GIACOMO : Seulement de l'eau froide. Le préfet qui nous a précédés l'avait fait installer à ses frais. Alors il a remporté son chauffe-eau. Nous en ferons installer un nouveau pour vous.

DE CARO : Pour vous aussi.

GIACOMO : Je vous remercie.

DE CARO : *(se levant)* Je suis moulu... *(Il ôte sa veste de pyjama et sort par la droite tout en continuant de parler.)* Un lit impossible, un matelas dur comme de la pierre ! Et dire que mon collègue a pu s'en contenter !

GIACOMO : *(écoute et parle tandis qu'il continue à s'affairer : il débarrasse la table, range les dossiers, met une bûche dans le poêle)* Oui, mais il s'est démené comme un beau diable pour être muté, il n'est resté ici que trois mois. Il nous a laissé un tas de dossiers en instance, dont certains à peine examinés.

DE CARO : *(en coulisse)* Un bel héritage ! Même quand on n'a pas l'intention de s'éterniser, grand dieu, on s'arrange pour avoir un peu de confort ! Cette poussière sur les meubles, ces tiroirs coincés... J'ai réussi à en ouvrir un ; résultat : je me suis pincé le doigt, arraché un ongle. J'ai laissé mon linge dans la valise.

GIACOMO : Je ferai le nécessaire. Je m'occuperai de tout.

DE CARO : *(entre, il est tout habillé. Giacomo l'aide à enfiler le veston qu'il tient en mains)* Heureusement que ma femme reste encore deux ou trois semaines à Cortina.

GIACOMO : Vous verrez que dans quinze jours, vous aurez une résidence convenable. Vous avez vu les salons de réception ?

DE CARO : Je n'ai rien vu du tout.

GIACOMO : Il y en a trois, immenses, sans compter la salle à manger. Des plafonds baroques assez pesants mais qui font de l'effet, des lustres somptueux en cristal et bronze doré, des consoles avec de grandes glaces murales. Et des tapisseries de brocart. Tout cela fatigué mais

encore convenable. Si on réalise tout autour un éclairage aux chandelles et qu'on laisse au centre l'éclairage électrique des lustres...

DE CARO : Pour qui ? Quand ?

GIACOMO : Quand votre Excellence daignera recevoir les personnalités du lieu.

DE CARO : Oh, je vous en prie ! Laissez tomber vos éclairages aux chandelles, tout ce raffinement, ici !

GIACOMO : Attention Excellence, ce sont des familles aisées : des industriels, des commerçants, des artisans... des gens qui vivent plutôt bien. Ce n'est pas une grande ville, d'accord, mais c'est quand même une préfecture.

DE CARO : Mon collègue a-t-il laissé un mémoire ?

GIACOMO : Oui, Excellence, un mémoire très détaillé. Tous les dossiers en instance sont là, et aussi des demandes d'emploi, de licences de commerces, de subventions, des requêtes et même des dénonciations. Je vous soumettrai un rapport sur les cas les plus urgents. En attendant, j'ai posé sur la table. *(Cherchant sur le bureau.)* Où est-elle ? La voilà. *(Il prend une feuille et la montre à De Caro.)* C'est la liste des personnalités qu'il vous faudrait recevoir.

DE CARO : Aujourd'hui ?

GIACOMO : Pas toutes, naturellement. De cette liste, j'ai extrait quelques noms, des personnes avec qui il me paraît nécessaire de prendre rapidement contact, et j'ai fait une autre liste... *(Il cherche encore sur la table.)* Voici.

Il prend une autre feuille et la tend à De Caro.

DE CARO : *(lisant)* « Le père Salvati. »

GIACOMO : C'est le curé de l'église de San Donato, qui est juste en face. Il a été un des premiers à demander audience, je n'ai pas voulu le contrarier en l'ajournant.

DE CARO : *(lisant)* Bien sûr. « Quinto Bassetti. » Qui est-ce ?

GIACOMO : Le médecin de la commune d'Aceto. De lui, je ne sais rien ou presque.

DE CARO : De quel parti est-il ?

GIACOMO : D'aucun, je crois. Un libre-penseur, m'a-t-on dit. Il vit plutôt à l'écart, je l'ai inscrit sur la liste, j'ai pensé qu'un médecin, il est toujours mieux de l'avoir pour ami.

DE CARO : Oui, bien sûr. *(Il lit encore.)* « Lucia Petrella. »

GIACOMO : C'est une institutrice, elle enseigne dans une école quelque part dans la montagne.

DE CARO : Encore des doléances : de meilleures conditions de travail, des augmentations de crédit... bien entendu et tout de suite !

GIACOMO : Elle a peut-être besoin de se confier. Il vaut mieux la recevoir. Et puis, il y a le pharmacien : « Girolamo Pica. »

DE CARO : Que nous veut-il, le pharmacien ?

GIACOMO : Je ne sais pas, Excellence, mais nous allons sûrement le savoir.

LE PLANTON : *(en coulisse)* Vous permettez ?

GIACOMO : Entre.

LE PLANTON : *(entrant)* L'homme que vous avez rencontré il y a une heure dans la cour est là.

Il prend le plateau avec la tasse sale.

GIACOMO : Déjà revenu ?

LE PLANTON : Il n'est jamais parti. Après vous avoir causé, il est venu s'asseoir dans la conciergerie et il est resté là à bavarder avec moi et mon collègue.

GIACOMO : Et vous deux, vous restez dans la conciergerie pour parler avec les gens ?

LE PLANTON : Non, monsieur ! Mais il a dit que vous aviez dit qu'il pouvait.

GIACOMO : Quel menteur ! J'ai insisté au contraire sur le fait qu'on ne se présentait pas ici au petit matin... Je lui ai dit de revenir cet après-midi et que je le recevrai moi-même parce que Son Excellence était trop occupée.

DE CARO : Qui est-ce ?

GIACOMO : Un pauvre diable... Il faisait les cent pas dans la cour pour se réchauffer.

LE PLANTON : Il est arrivé à l'aube.

GIACOMO : Il claquait des dents... Je lui ai dit : « Que faites-vous là, que voulez-vous ? » « Je voudrais parler à Son Excellence. » « A cette heure ? » je lui dis. « J'attendrai, j'attendrai... » me répond-il. « De quoi s'agit-il ? lui ai-je demandé. « De choses importantes. » *(A De Caro.)* Ils disent toujours ça, alors je lui ai dit de revenir dans l'après-midi. *(Puis, au Planton.)* Pourquoi ne l'as-tu pas mis dehors ?

LE PLANTON : Il avait si froid ! Chez nous, il y a un poêle à bois.

DE CARO : Qui est-ce ?

LE PLANTON : Il est très sympathique.

DE CARO : Je n'ai pas demandé comment il était, j'ai demandé qui il était.

LE PLANTON : C'est un artiste de théâtre...

GIACOMO : Il dit qu'il dirige une troupe.

LE PLANTON : Il travaille au théâtre municipal. Il nous a invités mon collègue et moi... mais on est de service. Ils jouent un spectacle amusant, paraît-il, émouvant aussi. C'est l'histoire d'un prince qui s'appelle Hamlet, parce qu'il est toujours indécis.

GIACOMO : Dis-lui de revenir tantôt, comme convenu.

DE CARO : Mais non ! Mais non ! Les acteurs sont en général des originaux, des extravagants, un peu fous, mais de braves gens... Le temps qu'ils vous font perdre, ils vous le rendent en bonne humeur. *(S'adressant au Planton.)* Où est-il ?

LE PLANTON : Dans la salle d'attente, Excellence. Il est monté avec moi quand je suis venu reprendre le plateau.

DE CARO : Fais-le entrer.

LE PLANTON : Tout de suite.

Il sort.

GIACOMO : Vous allez voir, Excellence, qu'il va vous demander une subvention.

DE CARO : Si sa requête est raisonnable, pourquoi pas ?

GIACOMO : Ce sont de pauvres diables... Lui-même m'a semblé plutôt famélique.

DE CARO : Voyons cela.

LE PLANTON : *(introduisant Oreste Campese)* Entrez.

CAMPESE : *(entrant)* Merci.

Très digne, Campese fait quelques pas, puis s'arrête et attend.

GIACOMO : *(s'adressant à Campese)* Son Excellence est dans de bonnes dispositions et a la gentillesse de vous recevoir.

CAMPESE : C'est fort aimable à lui.

GIACOMO : Mais il dispose de peu de temps, alors soyez bref.

CAMPESE : Soyez sans crainte, je ne serai pas long.

DE CARO : Approchez, prenez place et dites-moi ce qui vous amène. *(S'adressant au Planton.)*
Une chaise pour monsieur.

Le Planton porte une chaise à côté du bureau, en face de Son Excellence.

CAMPESE : Merci, très aimable.

Il s'assoit.

DE CARO : Ainsi vous êtes le directeur d'une troupe de théâtre ?

CAMPESE : Une troupe, Excellence, c'est beaucoup dire. Huit personnes en tout.

DE CARO : Un ensemble modeste.

CAMPESE : Très modeste, Excellence.

DE CARO : Et vous jouez au théâtre municipal ?

CAMPESE : Oui, Excellence, au Cimarosa. L'ancien préfet, votre prédécesseur, a eu la bonté de mettre le théâtre à notre disposition pour une courte série de représentations. C'était juste après le malheur qui nous est arrivé.

DE CARO : Quel malheur ?

CAMPESE : Nous avons un théâtre ambulant, une vieille baraque, trois cents places assises. Il nous appartenait à mon gendre et à moi. Le public l'appelait « La Roulotte ». Les chaises, les bancs... les décors... les équipements, tout détruits en moins de vingt minutes.

DE CARO : Ça alors... mais comment est-ce arrivé ?

CAMPESE : Un soir après le spectacle, le public était parti, nous étions en train de nous démaquiller... ma fille me dit : « Papa, il y a une odeur de brûlé, tu ne sens pas ? » Avant même que nous ayons eu le temps de comprendre, la salle était en flammes. Quand il y a un souffle de vent dans ce pays, il suffit d'un mégot mal éteint... Nous avons réussi à sauver les costumes, la panière de postiches : perruques, barbes, moustaches et le maquillage.

DE CARO : Et les décors ?

CAMPESE : Tout a brûlé.

DE CARO : Quelle tristesse !

CAMPESE : En vingt minutes, nous avons été ruinés.

DE CARO : Grand dieu, mais vous étiez assurés ?

CAMPESE : La police avait été dénoncée. Nous avions l'intention de la renouveler. Ma femme me le rappelait souvent. Heureusement, nous ne l'avons pas fait.

DE CARO : Comment ça, heureusement ?

CAMPESE : Nous sommes pauvres !... Quand le maréchal des carabiniers est arrivé sur les lieux, c'est la première chose qu'il nous a demandée : « Alors on a une bonne assurance, hein ? » La foule nous regardait avec hostilité, on croyait à un incendie criminel. Comment aurions-nous pu prouver notre bonne foi ? Personne ne nous aurait crus, pas même la justice. Mais quand on a su que nous n'étions pas assurés, tout le monde est devenu très gentil, on nous a même invités à souper.

DE CARO : Je ne connais pas le théâtre de la ville, mais on me dit qu'il est très beau. Le Cimarosa, n'est-ce pas ?

CAMPESE : Oui, le Cimarosa.

DE CARO : Et le public y vient ?

CAMPESE : Hier soir, nous n'avons pas pu jouer, il n'est venu personne.

DE CARO : La crise du théâtre chez nous est grave, très grave. Et votre répertoire ?

CAMPESE : *Le Maître de forges, Les Deux Orphelines, Le Petit Mitron de Venise, Hamlet*, notre fétiche, *Roméo et Juliette*.

DE CARO : Pas très nouveau tout ça !

CAMPESE : Nous travaillons pour des gens simples, Excellence, des paysans, des marchands, des domestiques... Le peuple aime ce genre de répertoire. « La Roulotte » affichait toujours complet. Cent liras les places assises, cinquante les places debout.

DE CARO : Seulement !

CAMPESE : En jouant deux fois par jour nous pouvions compter en gros sur une moyenne de cinq à six mille lires.

DE CARO : Au théâtre municipal, vous avez dû augmenter vos prix ?

CAMPESE : Non, Excellence, le prix est le même. Mais notre public n'ose pas entrer dans les théâtres bourgeois. Il est gêné. Et le public habituel du Cimarosa reste chez lui, parce que nous ne l'intéressons pas, alors le théâtre est vide.

DE CARO : Mon cher...

CAMPESE : Campese, Oreste Campese.

DE CARO : Mon cher Campese, ces polémiques sur la crise du théâtre m'intéressent... Tous les journaux en parlent... Selon moi, les véritables causes sont ailleurs. La guerre a entraîné la faillite de toutes les valeurs morales, a rompu les barrières de notre culture. Le public est désorienté. Et cela dure et ne fait qu'empirer. Il n'y a plus d'auteur ! Les pièces à thèses, le message, la dénonciation... Quel rapport avec le théâtre ?

GIACOMO : Les gens vont au théâtre pour se divertir !

DE CARO : Pour se détendre, oublier leurs ennuis de famille ou leurs soucis professionnels, et non pour se noyer dans une mer de symboles ou d'allégories, comme nous en offrent ces ouvrages modernes qui, loin d'aboutir à un dénouement clair, n'expriment rien d'autre que cette « chose obscure » qui est au cœur même de l'intrigue. Je comprends que les gens n'aillent plus au théâtre, moi-même j'y ai renoncé. Quand j'ai une demi-heure, je m'installe devant mon téléviseur. D'ailleurs personne n'écrit plus pour le théâtre aujourd'hui, n'est-ce pas ?

CAMPESE : D'un certain point de vue...

DE CARO : Vous n'êtes pas de cet avis ?

CAMPESE : Excellence, mon approche du théâtre est plus simple, mais je ne veux pas abuser de votre temps, je venais pour...

DE CARO : Mais si, mais si, le propos m'intéresse. Savez-vous que dans ma jeunesse, moi aussi, je suis monté sur les planches ?

CAMPESE : Ah bon !

DE CARO : J'avais de grandes dispositions pour l'art, mais mon grand-père était commissaire divisionnaire, mon père préfet. Adieu le théâtre... Désirez-vous un café au lait ?

CAMPESE : Trop gentil. Non, merci.

DE CARO : Un café noir ?

CAMPESE : Ah oui, je veux bien.

DE CARO : (*s'adressant au Planton*) Toi...

LE PLANTON : À vos ordres, oui.

DE CARO : Apporte un café à monsieur. (*Le Planton s'éloigne.*) Attends. (*S'adressant à Campese.*) Vous voulez aussi des brioches ?

CAMPESE : Dans ce cas, je préfère un café au lait.

DE CARO : Un café au lait avec des brioches.

LE PLANTON : Tout de suite.

Il sort.

GIACOMO : Si vous n'avez pas besoin de moi, Excellence, j'aimerais me replonger dans les dossiers.

DE CARO : Faites donc.

GIACOMO : Je suis dans la pièce à côté. Vous permettez ?

Il sort.

DE CARO : (*avec une pointe de complaisance*) Eh oui, j'ai joué la tragédie !

CAMPESE : Bravo.

DE CARO : En amateur bien sûr. Mes amis disaient que j'étais très doué dans la tragédie pastorale : *La Fille de Jorio*.

CAMPESE : D'Annunzio.

DE CARO : Je jouais le rôle de Lazzaro di Rojo.

CAMPESE : Un rôle difficile ?

DE CARO : Un rôle en or, comme disent les acteurs.

CAMPESE : Nous sommes parfois venimeux quand un camarade ramasse les applaudissements.

DE CARO : Moi, j'ai été très applaudi ce soir-là : pendant la représentation, et à la fin... du délire ! Tout cela est terminé, évanoui, comme dans un rêve.

CAMPESE : C'est peut-être mieux ainsi, Excellence. La carrière d'un acteur est toujours aléatoire.

DE CARO : Autrefois peut-être, l'acteur était un marginal, qui menait une vie précaire, la société le considérait un peu comme un « hors-la-loi ». Mais aujourd'hui, c'est différent. Les acteurs gagnent bien leur vie. Il y a des théâtres subventionnés. Nous avons même un ministère de la Culture et du Tourisme, l'Etat a garanti dans une large mesure la dignité de l'acteur.

CAMPESE : D'un certain point de vue, oui.

DE CARO : J'admets la divergence des points de vue, mais, ayez donc l'amabilité de me confier le vôtre.

CAMPESE : Le mien est sans importance, Excellence. Je suis un enfant de la balle, un forain. Nous travaillons en famille : il y a moi et ma femme, mes enfants, ma belle-fille et mon gendre ; tous enfants de la balle comme moi. Nous descendons de comédiens ambulants, et nous le sommes nous-mêmes. Les problèmes des auteurs et des acteurs ne m'intéressent qu'accessoirement. Bien sûr, j'ai un sens critique naturel, mais jamais croyez-le, mes réflexions ne sont dictées par un intérêt précis ou des ambitions personnelles.

DE CARO : Alors courage ! Si vos réflexions sont désintéressées, raison de plus pour me les faire connaître.

CAMPESE : C'est difficile, Excellence, et compliqué... je suis venu...

DE CARO : Mais, pourquoi, parlez librement. L'Etat, si je vous ai bien compris ignore les vrais problèmes du théâtre. Il ne s'occupe pas assez des acteurs, et de leur carrière... Et vous affirmez qu'il y a encore des auteurs, des auteurs capables d'écrire des pièces valables d'intérêt général ?

CAMPESE : Non, Excellence, je n'affirme rien. Je dis seulement que le théâtre est tiraillé entre différents courants et que l'on en parle le plus souvent dans un climat de confusion parfaite : alors, vous l'avez dit vous-même : le public est désorienté, et l'on évoque une soi-disant crise théâtrale.

DE CARO : Monsieur Campese, soyons sérieux : qui aurait intérêt à déclarer le théâtre en crise s'il ne l'était pas véritablement ! La crise est fâcheuse pour tous. Trop l'évoquer n'aboutirait qu'à scier la branche sur laquelle se bousculent, se serrent les coudes les gens de théâtre.

CAMPESE : Se serrent les coudes, se serrent les coudes ! Le théâtre vit de sa diversité, de ses différences, mais il meurt aussi du mépris que chacun a pour l'autre.

DE CARO : À qui faites-vous allusion ?

CAMPESE : Mais à tout le monde : au public, aux critiques, aux gens de théâtre.

DE CARO : Vous me faites penser à un crapaud.

CAMPESE : Excellence !

DE CARO : Un crapaud tapi au fond de sa mare, mais qui ne peut s'empêcher d'affleurer à la surface, de sortir la tête, pour voir, écouter, humer tout autour de lui. Vous vous déclarez en dehors des polémiques théâtrales, et puis vous décochez tout à coup une flèche empoisonnée, vous parlez de confusion, de désordre ! Exprimez-vous clairement. Quels sont les conspirateurs qui sont à son origine, et pourquoi ?

CAMPESE : Je n'ai pas dit que la confusion a été consciemment favorisée par tel ou tel individu pour la tourner à son avantage. Je dis qu'une crise au théâtre ne profiterait à personne tandis que le malaise qu'il engendre devient un titre de rente entre les mains des confusionnistes.

DE CARO : Leur nom, tout de suite, âge, profession, adresse de ces profiteurs.

CAMPESE : Les profiteurs ont toujours la majorité absolue, c'est eux qui gagnent.

LE PLANTON : *(en coulisse)* Je peux entrer ?

DE CARO : Oui. *(Le Planton ouvre la Porte.)* Entre.

LE PIANTON : *(entrant)* Voilà.

Il a apporté le café au lait avec des brioches.

DE CARO : Pose ça ici.

Indiquant la place devant Campese.

CAMPESE : Merci, Excellence. J'avalerais volontiers quelque chose de chaud, ça nourrirait mon crapaud. *(Le Planton sort. Il trempe dans son café des petits bouts de brioche.)* Je ne vous comprends pas. Le gouvernement se saigne aux quatre veines pour améliorer le sort du théâtre, mais les responsables à qui on a confié cette tâche n'ont jamais saisi le problème par la racine et quand on fait les choses à moitié on n'obtient jamais de bons résultats.

DE CARO : N'exagérons rien. Des millions partent en fumée pour subventionner le théâtre.

CAMPESE : Ils partent en fumée parce qu'on fait les choses à moitié.

DE CARO : Voilà une affirmation conclusive qui devient évasive si elle ne découle pas d'un raisonnement précis et documenté. Je vous écoute.

CAMPESE : Excellence, comprenez-moi, quand je marche dans la rue, il m'arrive de taper du pied sur le sol parce que quelque chose s'est collé sous ma semelle, eh bien, je suis toujours surpris alors que le bruit de ma chaussure ne produise pas le même son que sur les planches d'un théâtre. Si je touche de la main le mur d'un palais, une grille en fer, une statue en marbre, un chêne séculaire, je le fais toujours avec beaucoup de délicatesse car j'ai la sensation de percevoir sous mes doigts la surface du papier ou de la toile peinte.

DE CARO : Où voulez-vous en venir ?

CAMPESE : Un soir, sur un tréteau de fortune, mon père jouait le rôle de Corrado dans *Une mort civile*.

DE CARO : Giacometti...

CAMPESE : Oui. Eh bien, pendant la dernière scène, tandis qu'il se tordait de douleur, tenait son ventre à deux mains, et faisait appel à tous les artifices du métier pour donner au public la sensation réelle des symptômes qui précèdent la mort par absorption d'arsenic, ma mère, en coulisse, était blottie tant bien que mal sur le trône d'Hamlet et assistée de ses camarades se tordait dans les dernières douleurs de l'enfantement. Ce jour-là, sous un tonnerre d'applaudissements, on fêta les deux succès de mon père : celui d'avoir très bien fait mourir Corrado et celui de m'avoir très mal fait naître moi.

DE CARO : Un véritable enfant de la balle !

CAMPESE : Sur les planches j'ai fait mes premiers pas, j'ai balbutié mes premiers mots, articulé avec peine le nom des héros que mon père jouait. Puis j'ai affronté les petits rôles, mon premier grand rôle et j'ai éprouvé les premiers doutes sur mon avenir.

DE CARO : Au début d'une carrière, chacun se pose les mêmes questions.

CAMPESE : A dix-sept, dix-huit ans, je jouais Oswald dans *Les Revenants*. J'avais beaucoup de succès ; comme acteur, j'étais accepté ; je me disais je suis acteur, je resterai acteur, mais, l'homme qui est acteur exerce-t-il une activité utile à son pays ou non ?

DE CARO : Quelle idée !

CAMPESE : Une idée, Excellence, en rapport avec un événement singulier qui me troubla quand j'avais six ans.

DE CARO : Intéressant !

CAMPESE : Mon grand-père, acteur lui aussi, c'était le père de ma mère, m'acheta un manuel pour m'apprendre à lire. Un abécédaire... Vous comprenez bien que mon père, avec les déplacements continuels d'un village à l'autre, n'avait pas la possibilité de m'envoyer régulièrement à l'école. La méthode en mains, a, e, i, o, u, nous progressions mon grand-père et moi ; je commençais à épeler les mots... une page de ce livre m'a beaucoup troublé.

DE CARO : Laquelle ?

CAMPESE : Celle qui s'efforce d'inculquer aux enfants le respect des hommes qui par leur activité font honneur à leur pays. En haut de la page, il y avait un titre : « Arts et métiers. » Le médecin y était, l'avocat, l'ingénieur, l'instituteur, le juge aussi, puis encore le tailleur, le serrurier, le menuisier, le maréchal-ferrant et jusqu'au rémouleur. L'acteur n'y était pas.

DE CARO : (*amusé*) Et cela vous a contrarié ?

CAMPESE : Beaucoup. Je commençai à me demander, avec la cruauté qui caractérise l'innocence des enfants, quel pouvait bien être le métier ou la profession de mon grand-père, de ma mère, de mon père ? Un soir mon père me demanda : « Tu veux être acteur quand tu seras grand ? » J'ai répondu : « Non. » « Et pourquoi ? » « Parce qu'ils ne me mettront pas dans l'abécédaire. »

DE CARO : Donc vous vous sentiez offensé parce que vous n'avez pas trouvé l'acteur dans le manuel de l'école primaire ?

CAMPESE : Offensé, non ; exclu, si.

DE CARO : Et ce, depuis l'âge de six ans !

CAMPESE : Aujourd'hui encore Excellence, rien n'a changé depuis !

#DE CARO : Mais, ce n'est pas vrai, ce que vous dites. L'acteur n'est absolument plus un exclu. La société a reconnu sa fonction morale, la dignité de sa profession et ce changement de statut est salué et encouragé par l'Etat par des mesures et des lois appropriées, discutées et approuvées par le Parlement. Le gouvernement subventionne l'Académie d'art dramatique.

CAMPESE : Dont les élèves sortent, grâce à cette initiative avisée de l'Etat, avec un diplôme en poche au bout de trois ans.

DE CARO : Quand vous aviez six ans, l'Académie n'existait pas.

CAMPESE : Aujourd'hui, elle existe, certes – mais, dans le registre des professions qui donne la liste de tous les métiers reconnus par l'Etat, nous ne sommes toujours pas inscrits. A quoi sert alors un diplôme obtenu à l'Académie pour ces étudiants ? Et l'Académie elle-même ? Que peut-elle faire d'autre que de gonfler chaque année le nombre des « marginaux ». Confusion tout ça.

DE CARO : Oh, pas du tout ! Vous savez très bien que de grands acteurs, des actrices ravissantes sont sorties de l'Académie d'art dramatique.

CAMPESE : Mais je n'ai pas mis en doute l'utilité de l'Académie.

DE CARO : Vous avez parlé de marginaux ?

CAMPESE : Bien sûr, Excellence, c'est le résultat de la contradiction entre ce qu'on dit et ce qu'on fait. En 1946, dans notre Italie, rappelez-vous, le Sénat, le Parlement approuvèrent une loi destinée à la reconstruction du pays : participation de l'Etat, facilités bancaires, tout a été fait pour supprimer les obstacles qu'auraient pu rencontrer les promoteurs. Mais, dans cette loi, les théâtres ne figuraient pas parce que évidemment, le théâtre n'était pas reconnu d'utilité publique.

DE CARO : Soyons raisonnables ! Nous étions à peine sortis des horreurs de la guerre ! Penser à reconstruire des théâtres n'était pas urgent !

CAMPESE : Très juste, il eût même été absurde d'y penser un seul instant. Mais la loi italienne n'a pas été modifiée depuis. Et je me pose une question : ce sacré théâtre est-il d'utilité publique ou non ? Et on doit admettre qu'il l'est. Sinon, il aurait été fou d'augmenter à ce point le budget, d'épuiser le Trésor de l'Etat en faveur d'une chose inutile. Et si vous pensez que le théâtre n'est pas d'utilité publique, alors pardonnez-moi cette affirmation, Excellence, mais nous devons considérer inutiles les acteurs, les auteurs, l'Académie, la Direction générale du théâtre et tout l'appareil bureaucratique qui l'entoure.

DE CARO : *(après un temps court et avec une pointe d'ironie)* S'il vous arrivait par exemple d'être nommé Directeur général du théâtre...

CAMPESE : Que pourrais-je faire, Excellence ? La volonté du directeur général n'est jamais déterminante à elle seule.

DE CARO : Imaginons, par exemple, que vous soyez ministre !

CAMPESE : Ce sont les membres des commissions qui tirent les ficelles.

DE CARO : Nous sommes en démocratie, cher ami. La tâche d'un ministre est d'écouter, d'approfondir les recherches, et de faire des propositions.

CAMPESE : Bien sûr.

DE CARO : Une fois élu, gageons que vous serez nommé ministre du Tourisme et du Spectacle.

CAMPESE : Désolé, Excellence, mais je devrais refuser.

DE CARO : Pourquoi ?

CAMPESE : Parce qu'en théâtre, je m'y connais, mais pas en tourisme.

DE CARO : Eh bien soit. On vous donne la moitié du ministère, le Spectacle. Vous exigeriez que le théâtre soit reconnu d'utilité publique, figure dans le manuel d'apprentissage de lecture ?

CAMPESE : Oui.

DE CARO : ... de créer un tableau de la profession..

CAMPESE : Oui.

DE CARO : ... et que l'on ajoute à la loi de 46 les bâtiments à usage de théâtre.

CAMPESE : Non, Excellence. Je ne ferais pas une telle proposition.

DE CARO : Pourquoi ?

CAMPESE : On ne sait jamais... L'Assemblée pourrait approuver ma requête et on serait fichu de supprimer des HLM pour en faire des théâtres.

DE CARO : *(avec sarcasme)* Ce que vous dites est amusant, mais plutôt défaitiste.

CAMPESE : Ma foi ! je ne crois pas, Excellence, mériter cette accusation. Le défaitisme défait, ou plutôt essaye de défaire les choses déjà faites. Admettons que je sois un défaitiste, comment pourrais-je penser à défaire nos structures théâtrales, puisqu'elles n'existent pas en tant que telles, puisqu'elles n'ont pas encore été faites ?

DE CARO : Campese, vos jeux de mots m'énervent. Arrêtez-vous donc. *(Un temps.)* Je vous en prie...

CAMPESE : *(pris au dépourvu)* Dites.

DE CARO : Comment ?

CAMPESE : Dites...

DE CARO : Quoi ?

CAMPESE : Je ne sais pas, vous avez dit : « Je vous en prie » ... comme pour dire : « Dites, vous avez besoin de quelque chose ? »

DE CARO : Ah oui, j'ai dit : « Je vous en prie » comme pour dire, « cessez vos divagations ». *(Revenant sur le sujet.)* Si je comprends bien, vous prétendez résoudre la crise du théâtre avec un abécédaire ! et un tableau professionnel ! L'attrait du théâtre, c'est précisément qu'il vous permet d'être dégagé de la monotonie d'un emploi terne, de vivre libéré de toutes les contraintes et responsabilités qui vous tomberont dessus si votre nom figure sur un tableau professionnel. Etes-vous d'accord avec moi ?

CAMPESE : *(condescendant)* Certes.

DE CARO : Les acteurs ont une nature rebelle, ils sont indépendants, réfractaires à toute discipline, on ne peut pas les mettre dans un secteur défini, n'est-ce pas ?

CAMPESE : Certes.

DE CARO : Vous savez mieux que moi que l'acteur est un privilégié qui ne changerait pas sa situation pour tout l'or du monde. Je me trompe ?

CAMPESE : Non.

DE CARO : Le vrai motif qui détermine la crise du théâtre est le manque de textes. Personne n'écrit plus pour le théâtre. Le public ne s'intéresse plus aux acteurs modernes, il s'ennuie, il bâille. Les spectateurs d'aujourd'hui ou bien doivent assister à des pièces banales dont l'intrigue est prévisible dès le début... à des dialogues sans humour, longs, ennuyeux... ou alors, quand on trouve dans le texte la célèbre « dénonciation », le message, ils doivent assister à la représentation rebutante d'un conte immoral que l'auteur « engagé » prétend faire accepter comme produit d'une culture d'avant-garde. Vous êtes d'accord ?

CAMPESE : Oui.

DE CARO : (*doutant*) Vous répondez oui par complaisance ou par conviction ?

CAMPESE : (*timide mais sincère*) Par complaisance.

DE CARO : Pourquoi alors vous ne dites pas ce que vous pensez ?

CAMPESE : Excellence, si je dis ce que je pense, vous allez vous mettre en colère et me traiter encore une fois de défaitiste... J'étais venu simplement vous demander une faveur, une faveur qui, dans les circonstances actuelles, serait une grâce pour moi-même et mes compagnons d'infortune, si vous vouliez bien me l'accorder.

DE CARO : Me croyez-vous rancunier ?

CAMPESE : Non...

DE CARO : Alors ! Parlez, dites tout ce que vous avez sur le cœur !

CAMPESE : A propos des auteurs ?

DE CARO : Précisément.

CAMPESE : Excellence, selon moi, l'auteur a peur d'écrire, et les gouvernements ont peur de ce qu'un auteur de théâtre peut dire quand il écrit.

DE CARO : Peur de quoi ?

CAMPESE : Le théâtre n'est pas mort, Excellence ; le théâtre est une force vitale.

DE CARO : Mais s'il était vivant nous aurions d'autres résultats.

CAMPESE : Vous oubliez la « confusion ». Le théâtre, Excellence, doit être le reflet de la vie de l'homme, sa reproduction exacte, l'image ardente de la vérité, une vérité parfois prophétique... et qui a souvent fait peur.

DE CARO : Donc, d'après vous, ces auteurs si avertis et ces poètes si inspirés ne donnent rien de valable au théâtre, parce qu'ils ont peur ? De quoi donc, vu que la censure a été abolie ?

CAMPESE : Non, Excellence, je parle d'une autre peur. Une peur pernicieuse, congénitale, profonde... qui accompagne les gens de théâtre depuis toujours. Pensez aux acteurs de la commedia dell'arte qui improvisaient sur des canevas, ils attaquaient la bourgeoisie, l'aristocratie, les gouvernements, ils ont toujours été persécutés, obligés de fuir d'un pays à l'autre, de royaume en république, de république en royaume, souvent arrêtés, jetés en prison, torturés, parfois même pendus. En Angleterre, on peut encore voir la corde qui mit fin aux tribulations d'un Arlequin. Excellence, s'il n'y a pas de censure, il y a l'autocensure, à laquelle l'auteur doit spontanément se soumettre. En effet, les gens de théâtre dirigent leurs pas en fonction d'une volonté précise, d'une direction obligée, non vers le véritable but, celui de donner au public l'image de la vérité.

DE CARO : N'exagérons rien. Certes il y a des vérités qui ne sont peut-être pas bonnes à dire sur un théâtre, là, au moins, vous êtes d'accord ?

CAMPESE : Sur ce point, oui.

DE CARO : Ah, heureusement ! Si la production théâtrale n'est pas toujours de l'or, il y a bien eu de bonnes pièces qui ont traité des sujets brûlants. Vous trouverez toujours des auteurs qui ont quelque chose à nous communiquer, malgré la « confusion », il existe des auteurs courageux.

CAMPESE : Voilà, c'est vous qui l'avez dit : « courageux ». Pourquoi un auteur doit-il être courageux ? S'il faut du courage pour dire une vérité au théâtre, ça veut dire que dans l'air il y a bien quelque chose qui fait peur.

DE CARO : Heureusement. Sinon chacun, suivant ses caprices, monterait sur les planches, prendrait les gens, les institutions pour cible et viderait ses rancunes personnelles, on pourrait calomnier l'Etat, ou alors, qui sait ! faire de la propagande politique ? Malgré toute la peur dont vous parlez, tout le monde veut monter sur les planches et pas toujours pour faire du théâtre.

CAMPESE : Mais le public discerne immédiatement les imposteurs, il les démasque, ne les suit pas. Le spectateur est majeur et sait juger par lui-même. Pour aider le théâtre, il faut lui donner une vie stable et lui permettre de s'élever au niveau culturel du public d'aujourd'hui, sans rester toujours derrière lui comme une infirmière avec un enfant malade. Le public est mûr, il veut un auteur, qui lui raconte ce qui se passe dans le monde, chez lui, et qui lui permette de se reconnaître dans les personnages. Un tel auteur entre au théâtre par les coulisses et ressort bras dessus, bras dessous avec le public. Les autres, les imposteurs entrent sur la scène par les coulisses, mais sortent par où ils sont entrés, ils courent jusqu'à leur maison, s'y enferment et n'osent plus en sortir. #

GIACOMO : *(entrant et tendant une feuille à De Caro)* Vous permettez ?

DE CARO : Entrez.

GIACOMO : (*tendant une feuille à De Caro*) Voici le texte du télégramme pour votre femme. Voulez-vous y jeter un coup d'œil ?

DE CARO : (*parcourant le texte mentalement*) Oui, ça va.

GIACOMO : Je le fais partir tout de suite.

DE CARO : Appelez aussi le planton, pour qu'il enlève le plateau. (*Giacomo appuie sur le bouton rouge de l'appareil.*) Notre acteur, ici présent, nous a tenu des propos fort intéressants sur le théâtre.

CAMPESE : Je ne voudrais pas vous avoir importuné !

DE CARO : Au contraire, mais maintenant j'aimerais bien que vous me précisiez votre requête, car je n'ai plus de temps à vous accorder.

CAMPESE : Voilà, Excellence...

LE PLANTON : (*frappe, en coulisse*) Je peux entrer ?

GIACOMO : Entrez. (*Le Planton entre.*) Enlève le plateau, puis il faudra faire partir ce télégramme.

LE PLANTON : Donnez. (*Il prend le texte du télégramme.*) Mon collègue va y aller tout de suite.

Il sort.

DE CARO : (*s'adressant à Campese*) Alors ?

CAMPESE : Le bateau coule, Excellence. Après l'incendie de « La Roulotte », j'ai écrit à un de mes camarades artiste, directeur d'un théâtre itinérant comme le nôtre, il m'avait toujours proposé de fusionner, d'amener chacun le peu dont nous disposions et de ne plus faire qu'un. J'attends sa réponse, elle sera sûrement positive. Notre drame, c'est que nous n'avons pas assez d'argent pour le rejoindre.

DE CARO : Où se trouve-t-il ?

CAMPESE : En Romagne, près de Cesena.

DE CARO : Vous êtes combien ?

CANTESE : Huit : neuf avec mon petit-fils, le fils de ma fille, né il y a cinq jours.

DE CARO : Ici même ?

CAMPESE : Oui, Excellence.

DE CARO : On doit pouvoir faire quelque chose.

GIACOMO : Bien sûr. (*Il prend du papier et un crayon.*) Comment vous appelez-vous ?

DE CARO : Oreste Campese.

GIACOMO : Vous avez des papiers ?

CAMPESE : J'ai ma carte syndicale et ma carte d'identité.

GIACOMO : Donnez-moi votre carte d'identité.

CAMPESE : *(il la lui donne)* La voilà.

GIACOMO : *(recopiant sur une feuille les coordonnées de Campese)* Vous avez cinquante-cinq ans ? Vous les portez bien.

CAMPESE : Pas mal, merci.

GIACOMO : *(il rend les papiers à Campese)* Tenez. Quand voulez-vous partir ?

CAMPESE : Je ne sais pas, j'attends la lettre.

DE CARO : *(à Giacomo)* Laisse la date en blanc. Il mettra lui-même le jour du départ.

GIACOMO : Je vais vous établir. Quoi ?... Un ordre de mission ?

DE CARO : Un permis de transport.

GIACOMO : Pour rejoindre Cesena en train express. *(Puis, s'adressant à De Caro.)* Deuxième classe ?

DE CARO : Evidemment !

GIACOMO : Je le prépare tout de suite et vous l'apporte à signer.

Il sort rapidement.

DE CARO : Campese, vous pouvez attendre dans l'antichambre.

Il se lève pour congédier Campese.

CAMPESE : *(se levant à son tour)* Excellence, je ne suis pas venu vous demander des voyages gratuits. Mon travail et mes sacrifices personnels m'ont toujours permis de faire face aux frais de transport de la troupe.

DE CARO : *(impatience)* Alors que voulez-vous ? Dépêchez-vous, ne me faites pas perdre mon temps.

CAMPESE : Nous avons préparé un nouveau spectacle, c'est Filippo mon fils et mon gendre Gualtiero qui l'ont écrit. Nous l'appelons *L'Œil au trou de la serrure*. Au lieu de ne raconter qu'une seule histoire qui s'étire parfois péniblement sur trois actes, ils ont imaginé d'en raconter quinze, quinze histoires brèves indépendantes les unes des autres. Ces quinze aventures insolites, calquées sur la réalité, devraient à la fin de la représentation, donner au public l'impression qu'il a surpris l'intimité de quinze familles, comme si chacun avait collé quinze fois son œil au trou de la serrure.

DE CARO : Ah, c'est intéressant !

CAMPESE : Nous sommes huit, ou plutôt sept, parce que ma fille ne peut pas encore reprendre le travail.

DE CARO : Ah oui, à cause du nouveau-né...

CAMPESE : Nous arrivons tout de même à présenter au public quarante-deux personnages. Chacun de nous joue cinq à six rôles. Nous changeons de costumes, de têtes, nous

transformons nos voix, nos silhouettes, nous devenons gros, maigres, bossus... Heureusement, nous avons sauvé notre boîte à maquillage... et tout cela seulement en deux heures de spectacle.

DE CARO : Ah, et alors ?

CAMPESE : Si votre Excellence voulait bien nous faire l'honneur d'assister officiellement au spectacle demain soir, mes camarades et moi nous vous en serions reconnaissants toute notre vie. L'annonce même de votre venue alerterait la ville. « Sous le haut patronage et avec la présence effective de Son Excellence le préfet ! » Je pourrais même vous adresser un hommage de la scène !

DE CARO : (*vexé*) Et moi, je vous répondrais de ma loge.

CAMPESE : Je vous garantis une salle comble. Ainsi je pourrais quitter le pays grâce à l'argent que j'aurais gagné.

DE CARO : Campese, vous êtes fou. Je m'en étais déjà aperçu tout à l'heure quand vous me parliez des problèmes du théâtre. Allez-vous-en et contentez-vous de ce que je vous offre. J'ai des responsabilités, moi, je dois penser à des affaires sérieuses, qui concernent mes services, je n'ai pas le temps d'assister à vos... (*Il s'arrête à temps, reprend son souffle, puis il se décide.*) ... à vos représentations.

CAMPESE : Vous vouliez dire autre chose, Excellence.

DE CARO : (*éclatant*) A vos pitreries, voilà ! Vous êtes content ?

CAMPESE : Des pitreries ! Mais il s'agit de faits réels, cruels, tragiques, grotesques même. Tout cela a été recueilli et transcrit par Gualtiero et Filippo au cours de nos pérégrinations à travers les villages et les montagnes...

DE CARO : Cher monsieur, je côtoie la vérité à chaque heure du jour. Souvenez-vous que vous êtes en face du préfet. Je n'ai nul besoin de coller « l'œil au trou de la serrure ».

CAMPESE : Je comprends. Des centaines de cas à résoudre passent entre vos mains, mais les « serrures », il y en a des millions dans ce monde. Et les quinze de mon spectacle pourraient être utiles aux autorités.

DE CARO : Campese, il faut partir. Je commence à perdre patience.

GIACOMO : (*il entre avec la feuille de route*) Que se passe-t-il ?

Il met le papier devant De Caro pour la signature.

DE CARO : Je n'ai ni le temps ni l'envie d'aller au théâtre... (*Il signe.*) Prenez votre feuille et bonne chance.

CAMPESE : Mais je ne suis pas venu pour demander l'aumône...

DE CARO : Sortez immédiatement ! Giacomo, délivrez-moi de ce monsieur.

GIACOMO : Allez-vous-en !

CAMPESE : Je ne mérite pas d'être mis à la porte, je n'ai offensé personne, et encore moins monsieur le préfet.

DE CARO : Vous avez osé m'insulter en me proposant d'aller au théâtre pour servir de miroir aux alouettes...

CAMPESE : Non, Excellence.

DE CARO : (*autoritaire*) Taisez-vous ! (*S'adressant à Giacomo.*) Il a parlé tout le temps, j'ai la tête pleine de balivernes et de couillonneries : monsieur décrète, pontifie... qu'il fasse le cabotin au théâtre, pas ici.

GIACOMO : (*prend sur la table une feuille et la remet à Campese*) Allez-vous-en. Voici votre permis de transport. Ne le perdez pas.

CAMPESE : (*Parcourant des yeux la feuille, s'aperçoit que Giacomo, dans sa hâte, s'est trompé et lui a remis la liste des personnes qui ont demandé audience au préfet*) Ne vous fâchez pas Excellence, je m'en vais. Votre Excellence doit avoir une journée chargée aujourd'hui. D'ici deux heures, des gens commenceront à défiler, dans votre bureau. Sur cette chaise, où j'ai eu l'honneur de m'asseoir, prendront place à leur tour (*Consultant la feuille qu'il a dans les mains.*) un médecin, un curé, une institutrice...

GIACOMO : Vous vous permettez des remarques ?

CAMPESE : Non, je comprends que toutes ces personnes vont venir pour demander des conseils, des encouragements, des aides, des subsides. (*Comme frappé par une idée qui lui vient soudain à l'esprit.*) Et si sur cette même chaise, Excellence, mes acteurs, l'un après l'autre, venaient aussi prendre place ?

DE CARO : (*furieux*) Campese, vous m'emmerdez ! Si jamais un de vos comédiens se présente ici, je le fous à la porte.

CAMPESE : Et comment pourriez-vous le reconnaître ? Nous entrons dans la peau du personnage... nous ne sommes plus les histrions d'autrefois qui improvisaient la commedia dell'arte. Nous avons appris à jouer avec art la comédie.

DE CARO : Le premier de vos saltimbanques qui se permet de mettre le pied dans mon bureau, je le fais arrêter.

CAMPESE : Vous ne pourriez pas le reconnaître, Excellence, et vous risqueriez de mettre en prison un vrai curé.

DE CARO : Allez-y. Envoyez-les moi vos « personnages en quête d'auteur », ils seront bien reçus...

CAMPESE : Pirandello n'a rien à voir ici, Excellence, nous n'avons pas traité le problème de l'être et du paraître. Si je me décide à envoyer ici mes acteurs, je le ferai pour vérifier si le théâtre est utile à mon pays ou non. Ce ne seront pas des personnages en quête d'auteur, mais des acteurs en quête d'autorité. Je vous salue respectueusement, Excellence, bonne journée et soyez sur vos gardes.

Il sort.

DE CARO : C'est une histoire de fou. Je l'ai reçu parce que j'ai pensé qu'un acteur est presque toujours un original qui peut vous divertir, vous distraire un moment. Mais celui-ci, c'est un ergoteur, un chicaneur, un fanatique, assommant comme il n'est pas permis. (*Il regarde sur la table, distraitement, et son regard s'arrête sur la feuille destinée à Campese.*) Son permis de transport, il ne l'a pas pris... Voyez-moi ça ! Quelle dignité ! . . . Pourtant combien de fois il a dû voyager sur des charrettes !

GIACOMO : Mais quand il est parti, il avait le permis de transport entre les mains !

DE CARO : Mais non le voici ! (*Il le montre.*) Il a dû prendre sur la table une autre feuille.

GIACOMO : Ce n'est pas lui qui l'a prise, c'est moi qui la lui ai donnée.

DE CARO : (*il regarde encore sur la table, puis il réalise*) Vous avez donné à cet histrion, la liste des personnes que je dois recevoir.

GIACOMO : Non !

DE CARO : Comment « non » ? Si, justement. (*Ensemble, ils cherchent sur la table, par terre, mais ils ne trouvent rien.*) Nom de Dieu !

GIACOMO : J'en ai gardé un double.

DE CARO : (*furieux*) Vous pouvez vous le foutre au cul ! (*Il appuie sur le bouton rouge de l'appareil.*) Et si ce salopard m'envoie ses acteurs ?

GIACOMO : Excellence, ce sont de pauvres types, ils n'oseront jamais, ils savent qu'ils risquent la prison ; et puis, on les reconnaît tout de suite.

Le Planton frappe.

DE CARO : Oui... Entre.

LE PLANTON : (*entrant*) Excellence ?

DE CARO : Cet après-midi, je dois recevoir des visiteurs. Dis à ton collègue, celui qui connaît bien les gens d'ici, de ne pas quitter la préfecture et d'accompagner le premier qui arrivera.

LE PLANTON : Ah ! mon collègue vient de partir, Excellence. Il a pris sa moto pour se rendre sur les lieux de l'accident. On est venu lui dire en courant qu'il y avait un oncle à lui parmi les blessés du train. (*De Caro et Giacomo échangent un regard lourd de sous-entendus.*) Je peux m'en aller, Excellence ?

DE CARO : Oui, tu peux partir.

Le Planton sort.

DE CARO : (*il fait les cent pas, très nerveux, et parle pour lui-même*) Ils se transforment... Ils changent de peau... Ils deviennent gros, maigres, bossus... Ils ont sauvé leur boîte à maquillage... Ils contrefont leur voix...

GIACOMO : Qui ?

DE CARO : (*furieux et méprisant*) Les cabots !

Rideau

ACTE 2

Le même décor. Deux ou trois heures se sont écoulées depuis que Campese a quitté le cabinet du préfet. De Caro et Giacomo côte à côte, immobiles au centre de la pièce, fixent avec anxiété et circonspection la porte d'entrée.

DE CARO : *(après un long temps, plein de soupçons)* Alors vous êtes de mon avis ?

GIACOMO : Oui, Excellence.

DE CARO : Mais comment oserait-il ?

GIACOMO : Je suis pourtant convaincu que l'homme qui est assis là *(Il indique l'entrée.)* n'est pas du tout le docteur Quinto Bassetti. C'est un saltimbanque de « La Roulotte » que Campese a mis au parfum et qu'il nous envoie !

DE CARO : Mais Campese est sorti d'ici il y a à peine trois heures. Il n'a pas eu le temps matériel de monter une telle mascarade !

GIACOMO : Pour des acteurs habitués à se jeter à l'eau avec des déguisements de fortune, c'est largement suffisant !

DE CARO : Et le danger de finir en prison pour outrage à magistrat, usurpation d'identité... ? Vous croyez qu'ils n'y auraient pas pensé ?

GIACOMO : Pour affirmer qu'il y a délit, il faut des preuves et pour le moment ni vous ni moi ne sommes en mesure d'établir l'identité de cet homme.

DE CARO : Mais vous avez des soupçons ?

GIACOMO : Oui ! Il s'est trompé de porte !

DE CARO : Comment ça ?

GIACOMO : J'ai voulu lui montrer le chemin, mais il a voulu passer le premier, affirmant qu'il connaissait très bien la préfecture parce qu'il avait l'habitude d'y venir... Nous avons suivi le couloir qui mène ici, mais au lieu d'ouvrir la porte de droite, celle du salon d'attente, il a ouvert la porte de gauche et il s'est retrouvé dans un placard !

DE CARO : Attendez. *(Il appuie sur le bouton rouge de l'appareil.)* Quand il s'est retrouvé devant le placard, qu'a-t-il fait ?

GIACOMO : Rien. Il s'est mis à rire comme pour dire : « Où ai-je la tête ? » puis d'un air confus, il s'est approché de l'autre porte et a tourné la poignée avec beaucoup de précaution.

DE CARO : S'il est vraiment un habitué de la préfecture, nous le saurons immédiatement. Venez ici. *(Il s'approche du bureau, suivi de Giacomo.)* Prenez cette chaise. *(Il montre celle qui est placée devant le bureau.)* Mettez-la là-bas... *(Il montre le côté opposé de la pièce.)* Pendant ce temps, je déplace le fauteuil.

Il transporte son propre fauteuil et le pose devant la chaise que Giacomo vient de transporter.

LE PLANTON : *(en coulisse)* Je peux entrer ?

DE CARO : Entre.

LE PLANTON : *(entrant)* A vos ordres.

DE CARO : Il faut déplacer le bureau.

LE PLANTON : Oui, Excellence.

Il s'approche du bureau.

DE CARO : *(s'adressant à Giacomo)* Soyez gentil, donnez-lui un coup de main.

GIACOMO : Certainement.

Il aide le Planton à soulever le bureau.

DE CARO : Posez-le ici. *(Il indique la place entre la chaise et le fauteuil.)* Parfait. *(Il s'assoit à son bureau.)* Veronesi, le docteur Bassetti est là, fais-le entrer.

LE PLANTON : Oui, Excellence.

Il sort.

DE CARO : Introduisez-le sans indiquer d'endroit précis. Dites-lui simplement : « Veuillez vous asseoir. »

GIACOMO : *(souriant)* J'ai compris, Excellence.

QUINTO : Je peux entrer ?

GIACOMO : Veuillez vous asseoir.

QUINTO : *(entrant)* Bonjour !

GIACOMO : Bonjour.

Il scrute attentivement le nouveau venu et cherche à voir dans quelle direction l'homme ira. Le médecin ne se montre nullement désorienté par ce changement. Il se dirige sans hésitation vers le bureau et s'arrête devant le préfet. De Caro et Giacomo échangent des regards significatifs : « Si c'était le vrai médecin, semblent-ils se dire, il aurait sûrement fait quelques pas dans la direction où il savait que se trouvait le bureau. »

DE CARO : *(avec un sourire ironique)* Qui êtes-vous ?

QUINTO : Docteur Quinto Bassetti, médecin de la Mutuelle d'Aceto.

DE CARO : *(indiquant la chaise)* Asseyez-vous.

QUINTO : Merci.

Il s'assoit. Un temps durant lequel De Caro examine l'homme dans ses moindres détails. Bassetti est un homme d'environ trente-cinq ans, osseux et maigre. Il a un large front entouré d'une masse de cheveux en désordre et déjà grisonnants. Ses yeux sont ardents et pénétrants mais enfoncés et cernés par le manque de sommeil. Il porte des vêtements négligés et défraîchis.

DE CARO : Mon chef de cabinet, ici présent..

GIACOMO : Giacomo Franci.

QUINTO : Enchanté...

DE CARO : ... me disait que vous étiez un habitué de la préfecture.

QUINTO : Je suis installé ici depuis dix ans, toutes les maisons me sont familières. Ces derniers temps, il est vrai, je venais à la préfecture tous les soirs.

DE CARO : Ah oui ?

QUINTO : L'ancien préfet était piémontais comme moi. Nous sommes d'Alba, tous les deux. Nous évoquions de vieux souvenirs, nous jouions aux cartes... un petit rami pour passer le temps... ici même.

DE CARO : (*souçonneux*) A cette place ?

QUINTO : Sur cette table, l'un en face de l'autre, comme vous et moi maintenant.

DE CARO : Je vous ferai remarquer, docteur, que la place du préfet était là-bas !

Il montre l'endroit où se trouvait la table avant le déménagement.

QUINTO : Oui, c'est vrai. Quand je suis venu pour la première fois à la préfecture, il y a dix ans, elle était là-bas. Mais mon ami a préféré ce coin-ci pour se sentir plus à l'écart. Il disait : « Au moins, quand on ouvre la porte ceux qui attendent dehors ne me voient pas. » Avant de partir, il y a trois jours, il a fait remettre le bureau là où il l'avait trouvé.

DE CARO : Ah voilà !

GIACOMO : Voilà.

DE CARO : Excusez-moi, mais quand vous êtes entré, si vous saviez que la table avait été remise à sa place, comment se fait-il que vous vous soyez dirigé sans la moindre hésitation vers le coin où nous sommes ?

QUINTO : Le Planton m'a dit : « On vient de déplacer le bureau. »

DE CARO : (*déçu*) Voilà, voilà...

QUINTO : Excellence, je suis venu présenter mes hommages à votre auguste personne, vous souhaiter la bienvenue et mettre à votre disposition mon modeste savoir de médecin.

DE CARO : Merci, c'est très aimable à vous. Alors comment va la santé publique ?

QUINTO : Bien, trop bien. En fait, plus la santé publique s'améliore, et plus la mienne empire. Je me suis fait trop de bile dans ce pays, Excellence.

DE CARO : Les affaires vont mal ?

QUINTO : N'en parlons pas !

DE CARO : Mais vous êtes appointé par la mairie ?

QUINTO : Soixante-trois mille lires par mois ! Et je dois penser à ma mère qui est veuve, elle habite Alba, elle a encore à sa charge deux de mes sœurs à marier et mon frère étudiant. Je m'en tire avec la Mutuelle ; trois cents lires la visite.

DE CARO : Vous avez bien une clientèle privée ?

QUINTO : Oui, j'en ai une. Mes honoraires sont de mille cinq cents liras pour la première consultation et cinq cents durant le cours de la maladie. Financièrement, je ne me plains pas, j'arrive tant bien que mal à joindre les deux bouts. Mon drame est ailleurs.

DE CARO : Un drame ?

QUINTO : Une véritable tragédie !

DE CARO : Si je peux vous être utile..

QUINTO : Vous le pouvez certainement. Sur le conseil de votre collègue, mon compatriote qui vient de partir, j'ai rédigé un rapport détaillé sur mon cas et je le lui ai remis.

GIACOMO : J'ai jeté un coup d'œil sur tous les dossiers en cours, je n'ai vu aucun rapport vous concernant.

DE CARO : Un rapport que vous avez signé ?

QUINTO : Dûment signé, Excellence, de mon nom et prénom : Quinto Bassetti.

DE CARO : (*à Giacomo*) Vous n'avez rien trouvé ?

GIACOMO : Non, Excellence...

QUINTO : Pas même une note ?

GIACOMO : Rien.

QUINTO : Pourtant votre collègue m'avait assuré qu'il vous transmettrait ma requête... J'avais exposé les motifs de ma décision au cas où celle-ci ne trouverait pas un écho favorable.

DE CARO : (*à Giacomo*) Cherchez encore parmi les dossiers.

QUINTO : Il y a onze pages dactylographiées, chaque feuille est paraphée.

GIACOMO : Je vais voir ça de plus près. Vous permettez ?

Il sort.

DE CARO : Quel était l'objet de ce rapport ?

QUINTO : Ma vie est devenue un cauchemar. J'ai ruiné ma santé, Excellence, je me suis rongé le foie. La bile me monte à la gorge. Je ne peux plus endosser les seules responsabilités du médecin. Je veux aussi qu'on m'en accorde les mérites ; jouir de la reconnaissance morale qui m'est due lorsque je réussis par mon savoir et mon expérience – fruit d'une jeunesse sacrifiée sur les livres – à sauver scientifiquement, je dis bien scientifiquement, un patient atteint d'une maladie grave, qu'une erreur initiale de diagnostic aurait expédié neuf fois sur dix dans l'autre monde. Cette gloire, je la réclame, j'ai droit à ma couronne de laurier. Oh, ce n'est pas par vanité, Excellence, mais pour valoriser la figure du médecin aux yeux de l'opinion publique, et mettre en lumière son authentique dignité professionnelle.

DE CARO : (*allusif*) Vous n'allez pas me parler d'insérer la figure du médecin dans le manuel de l'école primaire !

QUINTO : Je ne comprends pas.

DE CARO : C'est moi qui voudrais comprendre. Le corps médical jouit d'une entière reconnaissance de ses droits par l'Etat et de la considération inconditionnelle de tous les citoyens.

QUINTO : D'accord, mais je ne parle pas au nom de la profession. Dans mon rapport, j'ai voulu signaler un cas isolé, le mien. Une affaire absurde dont j'ai pris conscience quatre ou cinq mois après mon arrivée et qui a pris depuis des proportions énormes, au point d'envahir tout l'espace de notre petite ville. Et moi, dessous. Dessous avec tout le poids dessus ! Sous les boutiques, les maisons, les palais, l'église, la campagne, les arbres. Dessous, dessous, écrasé comme un ver !

DE CARO : Vous semblez bouleversé. Calmez-vous.

QUINTO : Pardonnez-moi, Excellence, mais ça me défoule. J'en ai gros sur le cœur, j'ai la gorge nouée. *(Il touche sa gorge.)* J'ai une boule là...

DE CARO : Parlez, parlez, défoulez-vous.

QUINTO : Vous connaissez la commune d'Aceto ?

DE CARO : Pas encore, je me promets de la visiter au plus vite.

QUINTO : Allez sur la place, sur le côté droit, au fond, vous verrez des marches, étroites et raides, qui tournent avec la ruelle ; au pied il y a un tabernacle avec un Christ. Un Christ énorme, disproportionné par rapport à la ruelle, et la mesure sur laquelle il s'appuie. Quand on arrive sur la place, on ne voit que lui. Les fenêtres, les balcons, les boutiques, les étalages tout disparaît, même les jours de foire. Le Christ domine tout. Je le vois de ma fenêtre, tout couvert d'or et d'argent. Il n'y a plus de place dans le tabernacle pour accrocher les précieux ex-votos, les dons et les offrandes de toute sorte : colliers, bracelets, bagues...

DE CARO : C'est un Christ miraculeux ?

QUINTO : *(avec un pli amer au coin de la bouche)* Quand il y a une urgence dans le pays, un malade grave, un cas urgent à résoudre, vieillard, femme, enfant, un chrétien à arracher à la mort, on court me chercher. De jour, de nuit, à l'aube, quelle que soit l'heure. Si vous entendiez, Excellence, comme ils résonnent la nuit à travers la place, les coups frappés sur la petite porte de ma maison ! « Pan... Pan... Pan... », et les voix des parents : « Docteur, Docteur Bassetti. Ma femme, mon fils, ma mère », et Bassetti court et Bassetti grimpe sur la montagne avec la neige haute comme ça ! Bassetti entre dans les maisons, dans les taudis, dans les étables, il s'assied sur le bord d'un grabat infect, il fouille au milieu des guenilles, découvre un abdomen flasque et blême, il fait courir ses mains, il palpe ce corps hideux accrochant au passage le foie, la rate. *(Montrant ses mains ouvertes.)* Avec ces mains-là. Aussitôt après, je les lave, une fois, deux, trois fois et même quatre, mais la sensation répugnante de ce contact subsiste, pénètre, ressort par tous les pores et ne me quitte plus de la journée : quand je m'habille, quand je me peigne, quand je me rase. Une enfant de cinq ans est morte entre mes bras. Ils m'ont appelé trop tard : le croup ! Je l'ai opérée avec un canif stérilisé à la hâte, c'est tout ce que j'avais à portée de main, mais il n'y avait plus rien à faire. De l'ouverture

pratiquée dans la trachée, un sang épais s'écoula, coagulé. J'avais ouvert la gorge d'un petit cadavre. Le rideau tomba brusquement... plus tôt que prévu.

DE CARO : *(soulagé par la dernière phrase de Bassetti à laquelle il attribue son sens propre)* Ah voilà... Et les gens ?

QUINTO : Tous assis, immobiles comme paralysés. Et un silence !... Puis ceux qui étaient debout car il y avait aussi des gens debout...

DE CARO : Evidemment quand il n'y a plus de place assise !

QUINTO : L'espace était réduit.

DE CARO : Je comprends ! et ceux qui étaient debout...

QUINTO : Ils commencèrent à se regarder entre eux. « Mais... c'est fini ? », « C'est déjà fini ? », « Mais non ! », « Mais si ! », « Oui, oui, c'est fini. » Et alors... des hurlements de bête : « Bouffon ! », « Paillasse ! », « Paillasse toi et tous tes collègues ! », « Vous savez votre rôle par cœur, mais vous êtes tous des assassins ! » Ils se jetèrent sur moi comme des fauves. J'ai cru que j'étais perdu... je regardai autour de moi, et, en un clin d'œil, je franchis la porte...

DE CARO : De la scène ?

QUINTO : Quelle scène ?

DE CARO : Celle de « La Roulotte ».

QUINTO : Ce n'était pas une roulotte. C'était plutôt une espèce de cabane, un taudis, comme je vous l'ai dit. Donc je m'échappe et je m'enferme chez moi. Dans une grande ville, après un échec il est facile de mettre les bouts, mais dans un petit pays, un village, on vous repêche tout de suite. En fait, dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un groupe de paysans se rassembla sous mes fenêtres, ils se mirent à siffler.

DE CARO : Vraiment !

QUINTO : Une demi-heure après, toute la place hurlait : « L'enfant ne devait pas mourir », « Pourquoi tu l'as tuée ? », « Parle », « Montre-toi ».

DE CARO : On accepte la mort d'un vieillard, d'un jeune homme, d'une femme... et bien sûr la mort d'un traître, d'un tyran, mais celle d'une enfant, on ne l'accepte jamais. Les gens préfèrent les histoires qui finissent bien.

QUINTO : Si vous saviez combien j'ai sauvé de malades, et parfois brillamment, des cas désespérés, tragiques même, j'ai toujours fait de mon mieux. C'est ce que je leur ai crié de ma fenêtre... J'ouvre, je me penche. Je sentais le sang battre dans mes tempes : « Me voilà, vous pouvez crier tout votre soûl, allez-y ! » « Tu as fait mourir l'enfant ! » « Et combien en ai-je sauvés, depuis dix ans ? Regardez là-bas. » J'allonge le bras et montre le tabernacle. Tout le monde se retourne. « Là-dedans se trouve le curriculum vitae du docteur Quinto Bassetti. La preuve de ses victoires médicales. Jambes, cuisses, bras, épaules, pieds, mains, thorax... toute ma clientèle débitée en petits morceaux d'or et d'argent, enchâssés de pierres précieuses. Il y

a même un ventre... allez le voir : un ventre en argent avec un rubis au centre qui symbolise le nombril. C'est le ventre de la femme du notaire Mennella. Il n'y avait pas de tumeur à l'intérieur, c'est moi qui le lui ai dit, elle serait restée dans l'opération. Combien a coûté ce ventre ? Moi je n'ai touché que mes honoraires : mille cinq cents liras. Et le cœur en or du facteur Giacomone ? Il était moribond, son cœur s'était arrêté. Qui l'a fait battre à nouveau avec une injection d'adrénaline dans le ventricule droit ? Cette vie arrachée à la mort m'a été payée trois cents liras par la Mutuelle ! Comptez les bras, les jambes, les cuisses, les pieds, les mains, tous les objets d'or et d'argent qui s'entassaient là-bas ! A trois cents liras pièce, vous aurez le total de ce que j'ai gagné en dix ans. Si le chiffre vous paraît juste, cela veut dire que votre vie et celle de vos enfants ne vaut pas plus : trois cents liras. » Abattu, déprimé, je me jetai sur mon lit, après avoir claqué la fenêtre si fort que les vitres volèrent en éclats. Le spectacle était terminé. Il y eut un instant de silence. Puis des applaudissements frénétiques éclatèrent. « Bravo », « Bravo Bassetti ». Je remerciai quatre ou cinq fois mais comme dans un rêve. L'enthousiasme de ces gens m'a fait pleurer toute la nuit.

DE CARO : Je crois bien après un tel succès. Et il y eut d'autres représentations ?

QUINTO : Pardon ?

DE CARO : J'imagine qu'un tel spectacle n'est pas resté sans lendemain ?

QUINTO : Bien sûr. Pendant quatre mois on a parlé que de ça dans le pays. J'ai déclaré publiquement que j'allais donner ma démission.

DE CARO : (*Perfidement*) Ah oui... Parce que vous êtes le médecin de la Mutuelle ?

QUINTO : Evidemment.

DE CARO : (*insidieusement*) Quinto Bassotti.

QUINTO : C'est bien ça.

DE CARO : Mais vous vous appelez Bassetti : j'ai dit Bassotti.

QUINTO : Je m'en suis aperçu.

DE CARO : Pourquoi ne pas m'avoir corrigé ?

QUINTO : Par délicatesse, Excellence.

DE CARO : Et vous voulez donner votre démission ?

QUINTO : Excellence, veuillez m'écouter et considérer les faits. Je suis un athée, un athée convaincu. Mon prénom, Quinto, révèle assez que mon père était athée lui aussi. Ce pays est habité par des gens très religieux : ils sont tous catholiques pratiquants, jusque-là tout va bien. Ce n'est pas moi qui détournerai les habitants du culte. Mon athéisme ne nuit à personne, je le garde pour moi. Mais quand mes malades attribuent des pouvoirs miraculeux à ce qui n'est en réalité que l'expérience du médecin, ils portent préjudice à mon intérêt moral et financier. En d'autres termes, Excellence, quand le malade guérit, tout le mérite en revient au Christ qui est sur la place. Quand le malade meurt, toute la faute retombe sur moi et on se précipite sous

mes fenêtres pour me huer. Le rapport que j'ai présenté en son temps, et qui je l'espère, n'a pas été égaré..

DE CARO : J'ai compris. Evidemment, vous avez mentionné dans ce rapport que vous étiez prêt à revenir sur votre décision si on enlevait le tabernacle de la place.

QUINTO : Non, non... on... on ! Je n'ai pas osé aller jusque-là ! Une mesure aussi radicale serait trop mal reçue dans le pays. J'ai proposé une solution de compromis.

GIACOMO : (*entrant*) Excellence, j'ai regardé tous les dossiers, feuille par feuille...

DE CARO : (*dictant à Giacomo sa ligne de conduite*) Et finalement « j'ai retrouvé la note du docteur Bassetti ».

Et, avec un clin d'œil, il fait signe qu'il y a réussi.

GIACOMO : (*qui a compris*) Oui, après une longue recherche, je l'ai finalement trouvée.

DE CARO : Mettez-la de côté, je la lirai attentivement plus tard. (*S'adressant à Bassetti.*) Je vais vous indiquer, moi, quelle est la solution de compromis. Le pays a besoin d'un médecin comme vous, il ne peut renoncer à l'homme qui, pendant dix ans, a assuré d'une façon admirable le maintien de la santé publique... (*S'adressant à Giacomo.*) Mais nous devons également tenir compte du préjudice que l'ignorance et la superstition populaire ont causé à un homme de science comme le docteur Bassetti. Giacomo, prenez note. (*Giacomo se dispose à prendre des notes sur un carnet.*) « Ordonnance préfectorale : Tous les dons, or, pierres précieuses, ex-votos que les prétendus miraculés ont enfermé dans le tabernacle de la place d'Aceto devront être retirés par les intéressés eux-mêmes, et transférés en bloc devant la maison du docteur Bassetti, ils seront disposés en bon ordre de chaque côté des murs de la petite porte signalée par le numéro quinze. »

QUINTO : Non, Excellence, non. Une telle mesure provoquerait des troubles dans le pays. Franchement, je ne voudrais pas être responsable d'un soulèvement populaire. Le compromis dont je parle me laisserait pleinement satisfait et ne lèserait aucunement les intérêts du tabernacle. En dix ans, j'ai pu rassembler quantité de lettres, télégrammes qui prouvent avec ferveur le succès de mes interventions dans des cas tout à fait désespérés : « Je vous dois la vie », « Tu as sauvé mon enfant », « Je veux embrasser la terre que tu as foulée ». Toutes ces déclarations sont signées et datées. Il y a aussi de petits refrains naïfs, des poèmes, des photographies dédicacées... Des attestations émanant de personnalités éminentes, de fonctionnaires importants. L'évêque lui-même m'a écrit de sa main... Si Votre Excellence veut bien me rendre justice devant tous, qu'elle m'accorde la permission d'afficher tout autour de ma porte une partie de ces témoignages. Bien entendu soigneusement encadrés et... disposés en bon ordre. Comme ça, je défends ma réputation avec mes certificats et le tabernacle en fait autant avec ses ex-votos.

DE CARO : Accordé ! Exposez toutes les lettres et certificats que vous voudrez.

QUINTO : (*exultant*) Vraiment ?

DE CARO : Et sans taxes. Votre musée sera exempté du timbre fiscal.

Il se lève pour congédier le docteur.

QUINTO : *(se levant à son tour)* Je vous remercie, Excellence.

DE CARO : Giacomo préparez une autorisation permanente pour cette exposition et apportez-la-moi à signer.

QUINTO : Je viendrai la retirer plus tard.

DE CARO : Bravo.

QUINTO : J'apporterai toutes les lettres. Nous choisirons ensemble celles à exposer. Vous verrez vous-même s'il y a des signatures qu'il vaut mieux ne pas afficher.

DE CARO : Bien sûr.

QUINTO : Encore merci, Excellence. Votre compréhension a réveillé en moi l'enthousiasme de mes débuts dans la carrière médicale. *(Il se dirige vers la porte de sortie, puis se tourne à nouveau vers le bureau.)* Puis-je aussi exposer mon diplôme ?

DE CARO : Certainement, et si vous avez des médailles...

QUINTO : Oh ! quatre ou cinq.

DE CARO : Mettez-les aussi.

QUINTO : Merci.

Il sort.

DE CARO : Vérifiez s'il est bien parti.

GIACOMO : *(regardant dans l'antichambre)* Au pas de course. Il a déjà disparu.

DE CARO : Bouffon ! Histrion !

GIACOMO : Je n'ai pas trouvé son rapport dans les dossiers.

DE CARO : Campese a tenu parole. C'est un acteur de « La Roulotte ». D'ailleurs bien figolé son truc. L'histoire qu'il m'a racontée ne manque pas d'originalité, toutefois mes objections le déroutaient, le déconcertaient si bien qu'il se trahissait, il avait tendance à perdre le fil de son discours préparé d'avance.

Le téléphone sonne.

GIACOMO : *(répondant au téléphone)* Allô ? *(Après une courte pause, il bouche l'écouteur avec sa main et s'adresse à De Caro.)* Le curé est arrivé.

DE CARO : Quelle coïncidence... L'un sort, l'autre arrive. A quelle heure lui aviez-vous donné rendez-vous ?

GIACOMO : Dans l'après-midi.

DE CARO : *(rudement)* Qu'est-ce que ça veut dire « dans l'après-midi » ? Pourquoi n'avoir pas fixé des rendez-vous plus précis ?

GIACOMO : *(décontenancé)* Je suis désolé. *(Faisant allusion à la réponse qu'il doit donner à la conciergerie.)* Qu'est-ce qu'on fait ?

DE CARO : Que voulez-vous faire maintenant ? Dites-lui de monter.

GIACOMO : *(au téléphone)* Qu'il monte.

Il raccroche.

DE CARO : Vous m'avez fichu une belle pagaille ! Il fallait mettre une heure précise en face de chaque nom.

GIACOMO : Campese l'aurait su, puisqu'il a emporté la liste.

DE CARO : *(furieux)* Bien sûr, mais il n'aurait pas osé faire le clown, il se serait méfié. Il aurait compris que... Vous avez foutu le bordel !

GIACOMO : Campese est malin, il sait bien qu'à ce jeu-là, ça pourrait mal tourner pour lui.

DE CARO : L'individu qui sort d'ici n'est pas le vrai médecin, c'est moi qui vous le dis.

GIACOMO : Passe encore pour le médecin. Mais se déguiser en curé, Excellence, circuler en ville, avoir le culot d'entrer à la préfecture...

DE CARO : Et les carabiniers, les agents de police, qu'est-ce qu'ils foutent, quand viennent-ils ?

GIACOMO : Je viens de téléphoner il y a dix minutes. Le maréchal des carabiniers m'a dit qu'ils en auraient pour la journée. Quatre wagons sont complètement détruits, il y a de nombreux blessés, et on continue d'en dégager. *(Le téléphone sonne à nouveau. Giacomo répond.)* Allô ? *(Après une courte pause, s'adresse de De Caro.)* A la conciergerie, il y a le pharmacien, Girolamo Pica.

DE CARO : Le curé et le pharmacien en même temps ! Je m'occupe du curé, occupez-vous du pharmacien !

GIACOMO : *(au téléphone)* Fais-le attendre un petit quart d'heure et conduis le dans mon bureau. *(Il raccroche.)* Il a déjà téléphoné il y a un moment. Sa licence lui a été retirée : il semble qu'il n'ait pas le droit d'exploiter son officine.

DE CARO : Pas le droit ?

GIACOMO : Une affaire qui traîne depuis des années. Le grand-père avait bien son diplôme, mais son fils et son petit-fils, le pharmacien actuel, n'étaient que préparateurs.

DE CARO : Alors, que veut-il ?

GIACOMO : Il soutient qu'il a finalement obtenu son diplôme, mais entretemps, un autre pharmacien a postulé et le préfet qui est parti lui a accordé la licence.

DE CARO : Voyez ça, mais soyez sur vos gardes, ce pourrait bien être un nouveau tour de Campese.

GIACOMO : Soyez tranquille.

PÈRE SALVATI : *(il frappe)* Puis-je entrer ?

GIACOMO : Venez, venez, mon père, entrez.

PÈRE SALVATI : *(entrant)* Santé et prospérité. *(C'est un homme florissant, massif et ventru qui a atteint la soixantaine. Il porte une paire de gros godillots tout crottés, lacés avec des élastiques détendus. Sa soutane est décolorée et lustrée aux coudes et dans le dos. Son faux-col, sans être gras, n'est pas d'une blancheur immaculée. Une de ses poches est gonflée de marrons grillés, l'autre laisse voir le coin d'un grand mouchoir de couleur. En fait, tout est évident et banal chez lui. La seule objection que l'on pourrait faire, c'est que dans les détails, dans les moindres nuances de ses attitudes, sa façon de s'exprimer qui frise parfois l'effronterie par excès de sincérité, il y a une telle adéquation avec la figure classique d'un curé de montagne qu'elle peut induire le préfet à soupçonner qu'il ne peut s'agir d'une coïncidence faisant que ce curé est plus vrai que nature, mais qu'il s'agit là d'une supercherie minutieusement mise au point par un des cabotins de « La Roulotte », selon les menaces de Campese.)* D'abord la santé, ensuite la prospérité. Quand il y a la santé, mon cher préfet... A propos qui est le préfet ?

Il s'arrête et regarde les deux hommes en attendant des éclaircissements.

DE CARO : C'est moi. Le préfet c'est moi.

PÈRE SALVATI : Mes compliments, ravi de vous connaître.

DE CARO : *(ils échangent une poignée de main)* Tout le plaisir est pour moi.

PÈRE SALVATI : *(montrant Giacomo)* Et lui, qui est-ce ?

DE CARO : Mon chef de cabinet.

GIACOMO : *(se présentant)* Giacomo Franci.

PÈRE SALVATI : Mes compliments à vous aussi.

DE CARO : Asseyez-vous, mon père.

Ils s'assoient.

PÈRE SALVATI : Il fait froid aujourd'hui, hier aussi du reste.

GIACOMO : On gelait la nuit dernière.

DE CARO : Nous avons allumé le feu.

PÈRE SALVATI : Moi je combats le froid par les marrons. J'en achète un gros cornet, je le fourre dans ma poche, et j'y puise les calories nécessaires pour aller de l'avant une demi-journée ; il y a un marchand de marrons, au coin de l'église, qui me les donne à peine retirés du feu et encore tout craquants. J'en mange un de temps en temps ; les autres me servent de chauffeferre portable. Je les ai achetés, il y a à peine dix minutes. *(Il sort une poignée de marrons de sa poche et les montre aux deux autres.)* Sans façons... Ils sont grillés à point.

Il les fait passer d'une main à l'autre pour éviter de se brûler.

DE CARO : Merci.

Il en prend un, mais le laisse aussitôt tomber sur le bureau et souffle sur le bout de ses doigts.

PÈRE SALVATI : *(qui attendait ce petit incident, rit de bon cœur, mais sans malice)* Ah ! Vous vous êtes brûlé... à moi, ça ne me fait plus rien. J'ai les doigts racornis. *(S'adressant à Giacomo.)* Et vous, vous ne prenez pas un marron ?

GIACOMO : *(il déploie son mouchoir sur le bureau)* Là, posez-le là.

PÈRE SALVATI : Malin. Ah ! ah ! notre chef de cabinet est malin.

Il met dans le mouchoir tous les marrons qu'il a en mains.

GIACOMO : Non, non... un seul suffit.

PÈRE SALVATI : Ne vous gênez pas, j'en ai une poche pleine. *(Il rassemble les quatre coins du mouchoir et remet le paquet à Giacomo.)* Mais vos marrons, allez les manger ailleurs parce qu'il faut que je parle au préfet d'une affaire très délicate.

DE CARO : Mais Franci est mon chef de cabinet.

PÈRE SALVATI : Moi, je n'ai ni cabinet ni chef, je fais tout par moi-même. Si ensuite, vous désirez rapporter nos paroles à votre secrétaire, libre à vous. *(Il se lève et tire sa chaise jusqu'au balcon.)* Ça ne vous dérange pas si je m'assois près du balcon ? *(Pendant ce temps, il est arrivé près du balcon et avant d'avoir obtenu la permission, il s'est assis quasiment dos au bureau, de façon à pouvoir regarder la rue à travers les carreaux.)* D'ici, on se parle tout aussi bien, et je peux avoir l'œil sur l'entrée de l'église.

Il plonge sa main dans sa poche, prend un marron et commence à le décortiquer

GIACOMO : Je peux me retirer, Excellence ?

DE CARO : Oui, mais ne vous éloignez pas !

GIACOMO : Soyez sans crainte. *(S'adressant au Père Salvati.)* Vous permettez ?

PÈRE SALVATI : Allez, allez que le Seigneur vous accompagne. *(Giacomo sort. Le Père Salvati croque un marron, il repousse du pied l'écorce qu'il a jetée par terre et la fait disparaître derrière un meuble.)* Monsieur le préfet, unissons nos forces, aidons-nous mutuellement, vous m'éclairerez sur la marche à suivre, et moi je vous offre ma modeste expérience. Essayons ensemble de sortir de ce cercle vicieux. Trouvons le moyen de convaincre Rosetta Carbone de renoncer à son projet, sinon un énorme scandale va éclater, se répandre à travers toute l'Italie et compromettre la renommée de notre petite ville, du monde catholique et des autorités responsables. Et quel régal pour la presse de gauche !

Il mange un marron. Même jeu que précédemment avec l'écorce.

DE CARO : Qui est cette Rosetta Carbone ?

PÈRE SALVATI : *(frappé par ce qu'il vient de voir à travers la vitre tandis qu'il surveillait l'église, il bondit en s'écriant)* C'est elle, pardonnez-moi, Excellence ! *(Il ouvre la fenêtre et se précipite sur le balcon.)* Sacrée fille ! Et Nicolas qu'est-ce qu'il fiche ? Pourquoi n'essaye-t-il pas de l'arrêter ? *(De Caro le rejoint sur le balcon pour se rendre compte de ce qui se passe.)* Non, non... je me suis trompé. Dieu soit loué, ce n'est pas elle.

Il referme la fenêtre et s'assoit à nouveau.

DE CARO : Qu'est-ce qui vous tracasse ?

PÈRE SALVATI : Il s'agit bien de tracasseries ! Je suis sur des charbons ardents. L'entrée principale de l'église, Nicolas la surveille. Nicolas, c'est le sacristain, un homme énergique. A la petite porte, j'ai mis mon frère, Cicio, et Bartolomeo, le tapissier. Quant au portail du presbytère, je l'ai cadenassé ainsi que la grille de la cour. Cette Rosetta Carbone, monsieur le

préfet, je l'ai connue enfant, haute comme trois pommes. Un lys, un bouton de rose ! Son père, veuf, se remaria avec une infirmière. Brave femme, mais belle-mère, quand même. Des gens aisés. Luigi Carbone a une entreprise de transports, une affaire florissante : il possède des autocars, des camions, des camionnettes. La fille s'entiche d'un employé de la maison, un jeune camionneur marié, père de deux enfants. Tout cela, Rosetta Carbone me l'a confessé il y a huit mois. « Ma fille, lui dis-je, qui veut construire son propre bonheur en détruisant celui d'autrui commet un péché mortel. » « Mais le péché mortel, je l'ai déjà commis, mon père, me répondit Rosetta. C'est pour cette raison que je suis venue vous voir, pour être conseillée. J'attends un enfant depuis un mois déjà. » « Scélérate, comment te sauver maintenant ? » « Je ne sais pas, mon père, mais Alberto – c'est le nom du camionneur – et moi, nous voulons cet enfant. » « Toi, oui, tu le peux, mais lui, non, il en a déjà deux. Tu prendras soin de ton enfant, tu le guideras à travers les périls de la vie, tu te sacrifieras pour lui, mais si tu veux que le Seigneur dans sa grande miséricorde te sauve et t'accueille entre ses bras, comme une brebis égarée, tu dois renoncer pour toujours à l'homme avec qui tu as commis le péché, et l'inciter à retourner au sein de sa famille légitime. » Des pleurs ! Des sanglots ! mais enfin, elle avait l'air convaincu. Ce jour-là, j'ai acheté trois cents livres de marrons et n'ai rien mangé d'autre de toute la journée. (*Il met la main dans sa poche, prend un marron et commence machinalement à le décortiquer.*) Comme ça, comme je fais maintenant. L'unique moyen de me calmer les nerfs dans les moments difficiles. Vous en voulez, Excellence ?

DE CARO : Non, merci, poursuivez.

PÈRE SALVATI : Luigi Carbone, le père, apprenant les faits, flanque sa fille à la porte et licencie son amant. Pour Rosetta Carbone, c'est la misère et la faim. « Mon père, aidez-moi ! Alberto est sans travail. » Je suis allé parler à Luigi Carbone : rien à faire... Depuis huit mois, j'ai aidé cette fille du mieux que j'ai pu. Je lui ai procuré un logis chez une pauvre femme qui lui a offert un débarras avec un lit de camp, sans matelas ni oreiller. L'oreiller et le matelas, c'est moi qui y ai pourvu. « Mon père, il fait froid la nuit... » Je lui ai trouvé des couvertures, des draps, et un manteau pour l'hiver, des chaussures, des médicaments... un peu avec l'argent des aumônes un peu sur mes économies personnelles. Rosetta, une jeune fille en fleur, vingt-trois ans ! Si vous la voyiez maintenant, on dirait une femme qui a dépassé la quarantaine. « Qu'est-ce que je fais, mon père, les mois passent. » « Patience, ma fille, l'aide à l'enfance, ça existe, j'ai pris contact avec une institution de bienfaisance... Tu te sentiras délivrée du péché, et un jour, tu béniras les mains auxquelles tu auras confié ta créature. » « Oui, mon père, vous avez raison. » Mais voilà, depuis deux ou trois mois, Rosetta Carbone est devenue un diable. Elle crie sa faute, affiche son gros ventre à tous les vents, elle en rit, provoque ceux qui osent la regarder, leur fait des grimaces et hurle des obscénités : « Regardez le ventre de Rosetta Carbone, dedans, il y a l'enfant du péché. Tuez-le à coups de pied, maintenant, n'attendez pas qu'il soit un homme pour le faire, car il se pourrait bien alors que ce soit lui qui vous les donne les coups de pied. »

DE CARO : Elle est devenue folle ?

PÈRE SALVATI : Cette fille est enragée.

DE CARO : Comment a-t-elle pu changer à ce point ?

PÈRE SALVATI : La situation est complexe : Il faut reconnaître qu'une femme dans son état est vulnérable, de plus la perspective de son proche avenir est tragique. Et puis il y a l'autre... la malheureuse ignorante !

DE CARO : Qui ?

PÈRE SALVATI : Teresa, la femme légitime du camionneur. Les trois se sont rencontrés et mis d'accord. Teresa a déclaré qu'elle voulait se séparer sans histoire et laisser son mari libre d'aller vivre avec Rosetta. « Idiote, crétine. » En fait, c'est une brave femme, mais ignorante et primitive. « Comment, lui ai-je dit, peux-tu envisager de lâcher si facilement le père de tes enfants ? » « Et si je le contrains à rester là où il ne veut pas, ce sera bien pire, non ? »

DE CARO : Elle est peut-être primitive, mais idiote et crétine, je ne crois pas...

PÈRE SALVATI : Idiote, crétine et j'ajouterais même, criminelle. Elle a monté la tête à cette pauvre Rosetta. Oh ! pas par altruisme, comme elle veut bien le laisser croire ! Tout le monde dans le pays connaît sa liaison avec Guido, le maçon, qui lui-même en a assez de sa femme.

DE CARO : Je comprends, je comprends... Mais n'attachez pas trop d'importance à tout cela, mon père, ce n'est qu'un petit scandale qui ne franchira pas nos murs. Si j'étais vous, je les laisserais cuire dans leur jus.

PÈRE SALVATI : Mais les trois veulent divorcer !

DE CARO : Et en ce qui vous concerne...

PÈRE SALVATI : S'il ne tenait qu'à moi, je le leur accorderais tout de suite, et pas seulement à ces trois-là, à tous les autres. Si les maris et les femmes n'arrivent plus à supporter les chaînes du mariage, eh bien ! moi, je suis fatigué de les enchaîner ! Depuis un bout de temps déjà, quand je célèbre un mariage, je n'ai plus le sentiment d'être un prêtre, mais un forgeron. Quant à ceux-là, ils veulent que leur affaire privée devienne une affaire d'Etat ! Rosetta me menace, elle voudrait provoquer un énorme scandale qui soulèverait l'opinion publique en faveur du divorce. Elle m'a dit textuellement : « L'enfant, c'est vous qui le porterez dans votre institution de bienfaisance. Moi, dès que j'aurai les premières douleurs, je me précipite en cachette dans l'église et je vous le laisse là ! »

DE CARO : Carrément ! Mais d'ici là, elle réfléchira.

PÈRE SALVATI : Non. Cette folle continue de le répéter et le temps presse : elle a dépassé le compte à rebours depuis quinze jours et moi depuis quinze jours je ne vis plus.

DE CARO : Puisque les deux portes de l'église et l'entrée du presbytère sont surveillées, que craignez-vous ?

PÈRE SALVATI : Vincenzo !

DE CARO : Qui est ce Vincenzo ?

PÈRE SALVATI : Mon bedeau (*Il regarde à travers les vitres.*) Il est là ! regardez, c'est lui, mon ennemi... il monte les marches... il descend, se promène... (*Attiré par la curiosité, De Caro va lui*

aussi regarder à travers la fenêtre.) Il croit pouvoir me jouer un mauvais tour sous mon nez, voilà pourquoi il est à l'affût.

Tandis qu'ils sont tous les deux au balcon, une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, habillée avec laisser-aller, menue, souffreteuse, d'aspect provincial mais non vulgaire, les yeux écarquillés, fixes, comme fascinés par des visions hallucinantes, entre furtivement, terrorisée par l'idée que quelqu'un ait pu la suivre. Elle remarque la présence des deux hommes, ce qui accroît son désarroi : elle trouve refuge en s'aplatissant contre le mur proche de la porte d'entrée et, tout de suite après, en se cachant sous le bureau.

DE CARO : Il est peut-être à l'affût, mais moi, je ne le vois pas.

PÈRE SALVATI : Il vient juste de rentrer dans l'église. Il fera tout son possible pour aider Rosetta.

DE CARO : Pourquoi ?

PÈRE SALVATI : Parce que c'est une âme damnée ! Si le scandale éclate, il va jubiler ! C'est un communiste !

DE CARO : Et vous le gardez à l'église ?

PÈRE SALVATI : Je suis obligé, toutes les chaises lui appartiennent ! Un capital qui rapporte. Il abandonne à l'église un pourcentage sur les bénéfices et tout le reste est pour lui. Si je le fiche dehors, il emporte ses chaises... et moi, où je ferai asseoir les fidèles pendant les offices ? Monsieur le préfet, aidez-moi, faites quelque chose...

DE CARO : Mon cher père Salvati, je ne vois pas pourquoi je devrais m'occuper de cette affaire.

PÈRE SALVATI : Comment ?

DE CARO : Vous êtes venu me raconter une histoire banale, un fait divers anodin qui ne concerne pas du tout mes services.

PÈRE SALVATI : Si cette malheureuse me laisse son nouveau-né dans l'église, qu'est-ce que j'en fais ?

DE CARO : C'est à moi que vous demandez ça ?

PÈRE SALVATI : Evidemment, vous n'allez pas vous en tirer à si bon compte, ce serait trop commode. Un nouveau-né, il est vrai, est toujours le bienvenu dans une église, et je lui prodiguerai tous les soins qu'un prêtre doit accorder à une âme. Mais pour ce qui est de l'enveloppe », c'est-à-dire la matière, les os, la chair qui lui donnent son apparence humaine, c'est l'Etat qui a le devoir d'intervenir. En d'autres termes : « L'âme, je m'en charge, mais le nouveau-né, je l'attrape par le nombril et je le dépose à la préfecture. »

DE CARO : Parfait, déposez-le donc. Nous le ferons photographe, les journaux parleront de ce nouveau-né chimérique.

PÈRE SALVATI : *(désorienté)* Chimérique ?

DE CARO : *(volontairement serein)* Rosetta Carbone combat avec acharnement en faveur du divorce. Pauvre fille ! Aidons l'héroïque créature à atteindre victorieusement son but.

PÈRE SALVATI : Je ne comprends pas.

DE CARO : Demandez à Campese, il vous expliquera.

PÈRE SALVATI : Campese ? Et qui c'est celui-là ? Je vous disais seulement...

DE CARO : Ça suffit. Cessez de raconter des balivernes. Fichez-moi le camp avec vos marrons. En dix minutes vous avez transformé mon bureau en porcherie. « Rosetta Carbone... » « Teresa... » « Guido... » et pour couronner le tout, vous me sortez un bedeau communiste !

PERE SALVATI : Excusez-moi pour les marrons. Si vous me procurez un balai, je nettoierai la pièce.

DE CARO : Ce n'est pas la peine. Allez-vous-en.

PÈRE SALVATI : Je m'en vais, je m'en vais. Je retourne à l'église et je monterai la garde. Je ferai mon possible pour éviter le pire, mais je tiens à vous prévenir : si Rosetta gagne la partie, la presse de gauche, vous ne la musèlerez pas. Votre nom sera mêlé au scandale. Peut-être vous serez obligé de démissionner, et moi de renoncer à l'habit que je porte... Tant mieux ! J'irai battre le fer dans un pénitencier, je forgerai les chaînes des condamnés, elles seront certainement moins lourdes et plus faciles à briser que les chaînes sacrées du mariage.

Il sort.

DE CARO : Si ce type est un vrai curé, je veux bien être pendu ! *(Il retourne s'asseoir à son bureau. La femme que nous avons vue entrer peu de temps auparavant sort à quatre pattes de sa cachette et se relève. Elle pose ses mains sur le bureau, tend son buste et son visage suppliant vers le préfet, et le fixe de ses yeux remplis de larmes. Cette apparition inattendue paralyse De Caro. Il reste un instant immobile comme devant une vision trompeuse, puis tel un ressort, il bondit sur ses pieds, mais ses jambes refusent de le porter et il tombe de tout son long sur le fauteuil que lui-même a fait glisser en arrière en se levant. Il surmonte son égarement et parvient à trouver la force et le courage de demander à la femme.)* Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

LUCIA : *(tremblante)* Lucia Petrella, je suis institutrice. Aidez-moi, Excellence, ne me chassez pas.

DE CARO : Qu'est-ce que vous fichez sous la table ? Vous trouvez que c'est une façon convenable de se présenter ?

LUCIA : Je n'aurais jamais pu vous approcher autrement... L'ancien préfet m'a mis au défi de jamais remettre les pieds à la préfecture.

DE CARO : Il devait avoir ses raisons !

LUCIA : Moi aussi, j'ai les miennes, mais personne ne veut m'écouter ! Les autorités sont excédées à force de me répéter que je suis innocente, les autres ont peur de ce que je sais, de ce que je proclame et continuerai de proclamer tant qu'il y aura en moi une lueur de conscience, tant qu'il y aura un souffle d'air dans ma poitrine. *(Elle éclate dans un sursaut soudain de désespoir.)* Lâches ! ordures ! Ils me surveillent, tout le village m'espionne ! Ils épient chacun de mes pas ! *(Elle demeure aux aguets comme si elle percevait à distance la présence*

de quelqu'un.) Les voilà ! Le voilà ce couple maudit ! J'entends le bruit de leurs pas... Ils approchent... Ils sont dans l'antichambre. *(Elle hurle, terrorisée.)* Empêchez-les d'entrer !

A l'entrée apparaissent un homme et une femme qui s'avancent lentement vers le bureau. L'Homme a cinquante ans environ, il est trapu, massif la peau mate, les yeux écarquillés et vigilants. Il a un regard étonné, mi-ingénu, mi-rapace. La Femme approche de la quarantaine. Elle a aussi la peau foncée. Son tempérament est sec, mais robuste et sain. Ses paupières baissées protègent un regard ostensiblement fixé sur le sol. Tous deux portent avec beaucoup de dignité les vêtements caractéristiques des montagnards des Abruzzes.

DE CARO : *(effrayé par la présence des deux nouveaux venus, les affronte en leur lançant un ordre)* Halte ! *(Ils s'arrêtent.)* Qui êtes-vous ?

LUCIA : *(violente)* Deux canailles, deux dégénérés ! Deux monstres ! *(L'Homme prend un air douloureux : il incline légèrement la tête et ébauche un sourire d'idole chinoise. L'attitude ambiguë du montagnard exaspère davantage la colère de Lucia et la rend encore plus agressive.)* Ne ris pas comme ça ! Comment peux-tu encore trouver la force de cacher derrière ce sourire de vainqueur magnanime tes mensonges, tes fautes, ton ignoble turpitude ? Ta femme est plus digne ! Regarde-la, avec ses yeux cloués au sol !

DE CARO : *(autoritaire)* Silence ! *(Aux deux personnages.)* Qui vous a permis d'entrer ?

L'HOMME : *(d'un ton doux, paisible)* Excellence, pour toi nous sommes venus, parce que tu es nouveau au pays, tu ne connais pas l'histoire

DE CARO : *(ironique)* Et tu voudrais me la faire connaître ?

LUCIA : *(s'adressant au montagnard)* Raconte, dépêche-toi ! Le mécanisme de ta malfaisance, tu l'as bien conçu. Il s'est déclenché au bon moment. Parle, la justice est pour toi. *(Elle indique De Caro.)* Embobine-le, lui aussi, comme tu sais si bien le faire, comme tu l'as fait au village avec tous les lâches qui savent la vérité et se taisent, qui te disent : « Oui, oui, nous sommes convaincus de ton innocence. » « Lucia Petrella, pauvre fille ! » « La maîtresse d'école, une malheureuse ! C'est une Sicilienne, une obsédée, une hystérique. Ta femme est une sainte, ta belle-sœur, un lys. » C'est ce qu'ils te disent en face, mais quand tu tournes les talons, ils font comme ça « Pouah », et ils crachent !

L'HOMME : Pourquoi es-tu si méchante et si agitée ?

LUCIA : *(ripostant, comme pour lancer un défi)* Combien d'enfants as-tu ?

L'HOMME : Qui t'a fait perdre à la fois la raison et le sentiment ?

LUCIA : *(s'acharnant toujours plus)* Combien d'enfants as-tu ?

L'HOMME : *(Patient)* Cinq.

LUCIA : *(exaspérée, s'adressant à la femme).* Toi qui les a portés dans ton ventre, tes enfants... Toi qui les a mis au monde... Tu sais mieux que lui combien tu en as ! Tu dois me le dire en me regardant bien en face, et les yeux grands ouverts !

LA FEMME : *(soulève lentement les paupières, elle pose un regard froid dans les yeux anxieux de Lucia et, d'une voix ferme, articule nettement)* Cinq.

Elle reprend l'attitude détachée qu'elle avait auparavant.

DE CARO : *(autoritaire, mais plus perdu que jamais)* Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Allez-vous vous décider à parler plus clairement ?

L'HOMME : J'ai cinq enfants, Excellence. Je les ai comptés ici, devant le préfet et le maréchal des carabiniers : Alberto, Lucia, Sabella, Tommaso et Marco. Cinq enfants.

LUCIA : Quatre ! Le cinquième, ce n'est pas Marco ! Monsieur le préfet, quand il y a six ans, est né le vrai Marco, il avait engrossé sa belle-sœur. Les deux sœurs accouchèrent à quelques jours d'intervalle, mais un seul des enfants fut déclaré à l'état civil, l'enfant légitime, l'autre, le bâtard, ils l'ont caché dans leur maison à la montagne où ils vivent encore ensemble, comme des bêtes, lui et les deux sœurs.

L'HOMME : Tu racontes des histoires à dormir debout, et tu te rends pas compte que personne te croit !

LUCIA : Je sais, personne n'a jamais parlé au village. Les yeux baissés, bouches cousues, bouches cousues, les yeux baissés, même au mariage de sa belle-sœur, « le lys » ! *(S'adressant à De Caro.)* Ils ont bien arrangé les choses. *(Elle désigne la Femme.)* Une sainte, un père modèle et un mari fidèle. La belle-sœur ? Une petite à marier, en blanc, avec fleur d'oranger.

DE CARO : *(perdant patience, intervient énergiquement)* Finissons-en ! Vous ne quitterez pas la préfecture avant d'avoir répondu à toutes mes questions, et si vous me jouez une comédie, il n'y aura ni saint ni madone pour vous tirer de prison. Je vous en donne ma parole, par Dieu ! *(Il tape du poing sur la table.)* Je veux tout savoir. *(S'adressant à Lucia.)* Tu affirmes qu'il y a six enfants ?

L'HOMME : *(d'un ton monotone et toujours souriant)* Cinq, Excellence.

LUCIA : Cinq, parce qu'ils ont mis le sixième à la place du cinquième !

DE CARO : Le bâtard à la place du légitime ?

LUCIA : *(précisant)* A la place de Marco.

DE CARO : Tu affirmes que tu as amené ici tes cinq enfants et que tu les as comptés en présence du préfet et du maréchal des carabiniers ?

L'HOMME : Si.

LUCIA : Toutes les enquêtes de police, tous les interrogatoires – l'instruction a duré six mois – ont donné le même résultat : état civil en règle, aucune charge retenue contre eux, et moi parfaitement innocente.

DE CARO : Que veux-tu de plus ?

LUCIA : *(hurle un nom, le cœur déchiré)* Marco ! C'est Marco que je veux ! Il n'y a plus de Marco ! *(Elle se couvre le visage de ses mains et éclate en sanglots ; de plus en plus bouleversée, elle s'apprête, à travers ses larmes, à raconter en détail la tragédie qu'elle a vécue, en la mimant : Elle tombe lentement à genoux, tend les bras en avant comme une mère qui encourage et guide les pas incertains de son tout jeune enfant.)* Fais attention, Marco... Le carrelage est défoncé... Viens au tableau lire les lettres... Ne cours pas... Tu vas buter et te cogner la tête. *(Sévère, pointant son*

index vers un coin de la pièce.) Qu'est-ce que tu as fait ? Regarde ! Regarde ce que tu as fait ! Cette fois, tu vas le payer ! C'est là qu'on fait ses besoins ? Tu es méchant, et rusé en plus ! Tu l'as recouvert avec ton cahier, tu sais très bien que tu as mal fait. Je te l'ai déjà dit, quand tu veux aller au cabinet, tu dois demander la permission à la maîtresse en levant le doigt comme ça ! *(Elle fait le geste.)* Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? *(S'adressant à De Caro.)* Il faut traverser un passage à découvert pour aller jusqu'au cabinet... Dans la salle où j'enseigne, il fait assez chaud parce que après mes nombreuses requêtes, et bien des démarches, la mairie a fini par installer un petit poêle à bois. Je me suis procuré un châle en laine que je garde à portée de la main pour en couvrir les enfants quand ils doivent traverser le passage. Quand je m'aperçois que l'un d'entre eux se tortille sur son banc, je l'emmitoufle dans le châle et je l'accompagne moi-même. Mais les pauvres petits, ils ont froid et claquent des dents, alors ils résistent autant qu'ils peuvent... Moi comme eux ! Car moi aussi, Excellence, je prends froid dans cette maudite classe. Pieds gelés, mains engourdis au point de ne plus pouvoir tenir le porteplume entre les doigts. « Soyez patiente, mademoiselle Petrella, nous n'avons pas de crédits, la commune est pauvre. Vous l'avez obtenu, votre poêle à bois, nous allons étudier la possibilité de mettre à votre disposition des locaux plus confortables et plus aptes à satisfaire votre dignité d'enseignante. » Depuis cinq ans la même rengaine. Du vent, jamais rien de concret ! La vérité, c'est que tout le monde s'en fiche ! A l'origine, les trois salles servaient de poste de garde pour les douaniers, et l'une des trois, la plus petite, de chambre de sûreté pour les détenus. Il y a encore la paillasse et en haut, la lucarne avec des barreaux. Pour entrer, il faut pousser une petite porte, avec des verrous tout rouillés... C'est là que j'ai enfermé Marco pour le punir...

Un nouveau sanglot l'empêche de poursuivre.

L'HOMME : Tu ne l'as pas enfermé, tu le crois, mais c'est ton imagination qui te fait croire ça. Excellence, mon fils avait la fièvre... Quatre kilomètres dans la montagne avec la neige... Je ne l'ai pas envoyé à l'école ce matin-là.

LA FEMME : Pauvre fille, elle est native de Palerme, elle a perdu la raison quelque part entre le soleil de sa Sicile et les neiges de nos montagnes.

DE CARO : *(s'adressant à Lucia)* Tu as enfermé l'enfant dans la chambre de sûreté, tu es certaine ?

LUCIA : *(sanglotant)* Et puis, je l'ai oublié... Dans la classe, les enfants font un bruit infernal, il y a de quoi perdre la tête. Quand ils furent tous partis, je me suis mise à corriger les devoirs des plus grands. Dehors, il faisait presque nuit, il y avait beaucoup de neige, dans le poêle quelques bûches brûlaient encore. Parmi les cahiers, je n'ai pas trouvé celui de Marco...

L'HOMME : Parce que je ne l'avais pas envoyé à l'école ce matin-là.

LUCIA : *(contredisant son affirmation)* Le cahier je l'avais jeté dans le poêle parce que je l'avais ramassé par terre couvert de caca. C'est alors que je me suis souvenu que j'avais enfermé Marco là-bas. Je me suis précipité pour le libérer, mais... j'eus beau faire tous mes efforts. Cogner à coups de poing, à coups de pied, à coups d'épaule, cette maudite porte restait bloquée, coincée dans l'encadrement des murs à cause de l'humidité... coups de pied,

coups de poing, encore et encore... Des morceaux de plâtre pleuvaient sur moi, mais la porte semblait sculptée dans la roche. « Marco, n'aie pas peur... je cours au village chercher le serrurier. Ne t'inquiète pas Marco... Je reviens vite... »

DE CARO : Vous ne pouviez pas crier, appeler au secours ?

LUCIA : L'école est isolée là-haut, le car met presque deux heures pour y monter.

DE CARO : Et le serrurier ?

LUCIA : (*éperdue*) Je ne sais plus. A partir de là, tout m'échappe. Je me suis évanouie devant cette porte... Combien de temps ?

L'HOMME : Le maréchal des carabiniers a fait comme ça... (*Il allonge le doigt et l'appuie contre une porte imaginaire pour démontrer comment la vraie porte a facilement cédé.*) Et la porte s'est ouverte. C'est si vrai qu'on n'a pas eu besoin de serrurier.

LUCIA : Mais moi, je l'avais déjà ouverte !

DE CARO : Quand ?

LUCIA : Je ne me souviens plus. Peut-être deux heures avant le maréchal des carabiniers. Quand je suis revenue à moi, Marco pleurait, il hurlait en proie à la panique. « J'ai peur... Fais-moi sortir. » (*Comme prise d'un doute.*) Tout cela, oui, tout cela, pourrait être pure imagination. J'ai toujours les cris des enfants dans ma tête. Et puis soudain, Marco s'est tu. Alors, poussée par la force du désespoir, je réussis enfin à ouvrir la porte. (*A travers ses sanglots, elle répète les phrases d'encouragement qu'elle prodigue à l'enfant pour essayer de soutenir son moral.*) « Sois courageux, Marco... N'aie pas peur, mon petit, je suis là. » Mais Marco, pauvre âme innocente, ne pouvait plus me répondre ! Je le trouvai recroquevillé dans un coin de la cellule... Mort ! La peur et le gel avaient eu raison de son cœur d'enfant !

DE CARO : Et le maréchal des carabiniers ? Quand il s'est rendu sur les lieux, je suppose qu'il a fait un constat...

LUCIA : Tout est très confus. J'étais terrorisée... J'ai eu peur du procès, d'être condamnée. Je me souviens comme dans un rêve d'avoir pris le petit corps dans mes bras, de l'avoir emporté et de l'avoir allongé sur la neige. (*Maintenant, elle ne parle presque plus qu'à elle-même.*) Qui, si ce n'est moi, fit le signe de croix sur son front ? Qui, si ce n'est moi, le prit à nouveau dans les bras et le porta au sommet de la montagne ? Par qui, si ce n'est par moi, le petit corps sans vie fut-il jeté dans une crevasse ?

DE CARO : Tout cela est absurde !

L'HOMME : Rien que des inventions, Excellence.

LUCIA : Je veux un procès ! Je veux payer ma dette pour me sentir digne de demander à Dieu sa miséricorde, je veux payer. Même si la faute de ces deux criminels demeure impunie !

L'HOMME : Inventé, tout inventé.

LUCIA : (*lançant encore un défi à l'homme*). Combien d'enfants as-tu ?

LA FEMME : (*entêtée dans son attitude*) Cinq.

L'HOMME : Je les ai comptés en présence du préfet : Alberto, Lucia, Sabella, Tommaso et Marco.

GIACOMO : *(entre précipitamment et s'adresse à De Caro)* Ça y est, Excellence, il n'y a pas de doute, le pharmacien est un acteur de « La Roulotte ».

DE CARO : *(impatience)* Je vous ai dit de vous débrouiller tout seul.

GIACOMO : Oui, Excellence. Cet imposteur s'est fait une tête de pharmacien.

DE CARO : *(tout à coup intéressé)* Il s'est grimé ?

GIACOMO : Un vrai cabotin. Il m'a débité une histoire interminable, je vous passe les détails, à propos d'une injustice qu'on lui aurait faite, un abus de pouvoir, contre son droit légitime. Pour finir, il a menacé de se suicider, il m'a montré des pastilles : « C'est de l'arsenic, criait-il. Alors, qu'est-ce que vous faites ? Vous me la rendez, ma licence ? ou bien je me tue. » « Ça ne dépend pas de nous, lui ai-je dit. »

DE CARO : Alors ?

GIACOMO : *(Presque amusé)* Dans un grand geste théâtral, il a avalé les pastilles.

DE CARO : *(Préoccupé)* Mais Giacomo...

GIACOMO : Excellence, il en a laissé tomber une sur la table, je l'ai ramassée, il ne s'en est pas aperçu. *(Il ouvre sa main et montre une pastille.)* C'est une pastille de menthe.

Il la renifle et la fait renifler à De Caro.

DE CARO : Et après, que s'est-il passé ? Il est parti ?

GIACOMO : Pas le moins du monde ! Il s'est jeté sur la banquette, s'est mis à jouer le rôle du moribond. *(Une porte s'ouvre brusquement ; tout le monde sursaute, chacun retient un instant son souffle.)* Le voilà, Excellence, c'est lui.

Sur le seuil de la porte apparaît la silhouette tragique d'un homme proche de la soixantaine, le regard vitreux et le corps rigide, comme en proie aux symptômes provoqués par l'absorption de poison. Tout le monde observe avec désarroi cette apparition. Lucia et les deux montagnards ont reconnu en cet homme le Pharmacien Girolamo Pica. Girolamo, après un court arrêt sur le seuil, s'avance avec incertitude à petits pas dansés, comme si le plancher brûlait sous ses pieds ; ses gestes ressemblent à ceux d'une marionnette, chaque contraction de son visage se change en une grimace grotesque.

LA FEMME : *(alarmée)* Le pharmacien !

LUCIA : *(déconcertée)* Monsieur Pica !

GIROLAMO : *(forçant sur son larynx, réussit à émettre quelques phrases par le nez)* Dieu me vienne en aide et me pardonne ! Mes enfants... mes pauvres enfants...

Il s'avance vers De Caro et Giacomo.

DE CARO : Ses souffrances ont l'air vraies !

GIACOMO : Les acteurs sont très forts, on peut s'y tromper !

Girolamo, comme pour se défaire d'une tenaille d'acier qui emprisonne son corps, rejoint en titubant le bureau derrière lequel De Caro et Giacomo côtoient de la scène.

GIACOMO : Sa barbe est une fausse barbe.

Il tend sa main et lui tire la barbe.

DE CARO : (*imite le geste de Giacomo*) Elle n'a pas l'air fausse, elle tient !

GIACOMO : Il y a des colles superpuissantes, Excellence, des produits allemands...

Girolamo voudrait les injurier, les maudire, mais la mort le surprend avant qu'il n'arrive à le faire, et il s'écroule de tout son poids sur la table avec un bruit sourd qui les laisse tous le souffle suspendu. Même Giacomo avale sa salive, deux ou trois fois. Le montagnard s'approche de la table, observe de près le pharmacien puis se relève.

L'HOMME : (*après avoir échangé avec sa femme un regard lourd de signification, affirme, dérouteré*)
Il est mort !

GIACOMO : (*avec un sourire ironique, presque agacé*) Rien à dire, tout est parfait.

LUCIA : Mais, monsieur, mais... cet homme est mort !

L'HOMME : Portons-le sur le balcon, il reviendra peut-être à lui. (*Lucia se précipite à la fenêtre et l'ouvre. Les deux montagnards traînent le pharmacien sur le balcon et s'efforcent de le remettre sur pied : mais Girolamo s'affaisse, tombe lourdement sur les genoux et demeure là, les bras pendus à la balustrade et la tête renversée en arrière. Tous les efforts pour réanimer l'homme, petites gifles, coups dans le dos, massages thoraciques, demeurent vains.*) Il est mort !

DE CARO : (*s'emportant*) Il est mort, mon œil ! Rentrez immédiatement. Retirez-moi ce clown du balcon. (*Les deux montagnards ramènent Girolano à l'intérieur, Lucia referme la fenêtre du balcon.*) Etendez-le sur le canapé. (*S'adressant à Giacomo.*) Si c'est vraiment de l'arsenic, vous allez droit en prison.

GIACOMO : (*montrant encore une fois la pastille*) Puisque c'est une pastille de menthe.

DE CARO : Celle-ci oui, mais les autres, celles qu'il a dans le ventre ?

GIACOMO : Il les a prises en même temps dans la poche de son gilet !

DE CARO : Cela vous paraît tellement étrange qu'une pastille de menthe se trouve mélangée par hasard à des pastilles d'arsenic, quand la poche du gilet qui les contient est celle d'un pharmacien ?

GIACOMO : Et vous, Excellence, ne trouvez-vous pas absurde que ce soit justement celle à la menthe qui soit tombée sur ma table ?

DE CARO : Absurde non, diabolique peut-être.

GIACOMO : Cet homme nous joue la comédie.

LUCIA : (*avec un sens aigu de la responsabilité*) Mais vous êtes tous devenus fous ! Vous ne voyez pas que nous sommes en face d'un mort ? Pourquoi jouerait-il la comédie ? Qu'aurait-il à y gagner ? Il me confiait ses peines, quand j'allais le voir à la pharmacie. C'était un homme sage, raisonnable, généreux avec tout le monde.

PÈRE SALVATI : (*en coulisse*) Excellence !

DE CARO : Le curé !

PÈRE SALVATI : *(il entre bouleversé, en nage, hors d'haleine)* Monsieur le préfet...

DE CARO : Qu'y a-t-il ?

PÈRE SALVATI : La maudite a gagné ! Heureusement, il y avait peu de fidèles dans l'église. Tout d'un coup, le silence a été déchiré par les vagissements d'un nouveau-né... J'ai aussitôt donné l'alarme, nous avons fouillé partout : rien ! Je vous demande de m'aider, Excellence. Allons tous à la recherche de cet enfant. *(Découvrant Girolamo étendu sur le divan.)* Mais n'est-ce pas Girolamo Pica, celui-là... Mais oui, c'est lui.

QUINTO : *(en coulisse)* Puis-je entrer ? *(Il entre, portant un énorme paquet de lettres, télégrammes et certificats.)* Voilà, Excellence, tout le matériel. Si vous avez un peu de temps disponible.

PÈRE SALVATI : Son Excellence n'a pas le temps, elle doit m'accompagner à l'église...

DE CARO : *(gravement)* Messieurs, il y a un mort ici...

GIACOMO : Il y a un homme, Excellence, dont nous ne pouvons pas dire s'il est vraiment mort ou s'il fait semblant.

LUCIA : Mais il y a un médecin ici.

QUINTO : Qu'y a-t-il ?

LUCIA : Vous seul pouvez nous dire s'il y a encore un espoir pour ce pauvre pharmacien.

QUINTO : Il a eu un malaise ? Pauvre monsieur Pica !

Il s'approche de Girolamo pour l'examiner.

DE CARO : *(barrant la route à Bassetti)* Un instant... Etes-vous tellement sûr d'être médecin, vous ?

QUINTO : Pourquoi, Excellence, quelqu'un oserait-il en douter ? Tout le monde me connaît. Si ça ne vous suffit pas, j'ai ma carte d'identité et ma carte professionnelle. *(Il se dirige d'un pas décidé vers le divan, se penche sur l'homme et l'examine attentivement. Après l'examen, le médecin regarde l'assemblée d'un air soupçonneux. Il médite longuement sur l'événement, puis déclare gravement.)* Girolamo Pica est mort. C'était un homme sain et robuste. Je le suivais régulièrement. Pas plus tard qu'il y a deux heures, je l'ai vu dans sa pharmacie derrière son comptoir, actif comme à l'ordinaire. Je lui ai parlé. Rien ne laissait supposer une fin aussi brutale. Les causes du décès m'étant inconnues, je ne peux donc pas délivrer le permis d'inhumer. Et il est de mon devoir de dénoncer aux autorités compétentes, à vous, monsieur le préfet, la mort de Girolamo Pica, survenue dans des circonstances troublantes.

DE CARO : *(décidé à jouer le jeu jusqu'au bout)* Je ne manquerai pas de donner suite à votre plainte. Je saisirai le médecin légiste, le Parquet nommera les experts... Soyez sans crainte. Mais voulez-vous, oui ou non, me montrer vos papiers ?

LUCIA : Mais, Excellence, nous connaissons tous le docteur Bassetti !

PÈRE SALVATI : Nous le connaissons depuis des années.

DE CARO : *(hurlant)* Taisez-vous ! *(S'adressant à Bassetti.)* Alors ?

QUINTO : *(montrant le paquet de lettres et de télégrammes qu'il avait posé sur une chaise)* Voilà mes papiers. Si toutes ces lettres qui m'ont été adressées ne vous suffisent pas, il y a aussi mon diplôme.

DE CARO : Mais pourquoi ne voulez-vous pas me montrer votre carte d'identité ?

QUINTO : Moi, je ne veux pas ? Mais, je mets à votre disposition dix cartes professionnelles et mille papiers d'identité ! *(Il fouille dans les poches de sa veste, mais ne trouve rien, puis se souvenant tout d'un coup, il se frappe le front et affirme, déçu.)* J'ai changé de veste...

LE SACRISTAIN : *(en coulisse, avec une voix pleine d'émotion)* Père Salvati ! Père Salvati, nous l'avons trouvé ! *(Il entre et rejoint à toute vitesse le Père Salvati, à qui il montre un nouveau-né enveloppé dans un châle de laine.)* Le voilà ! Il était caché derrière l'orgue !

PÈRE SALVATI : *(Prend le nouveau-né dans ses bras et le montre à tout le monde, en criant avec emphase)* L'« enveloppe » !

CAMPESE : *(apparaissant sur le seuil de la porte)* Vous permettez ?

GIACOMO : *(s'illumine, pris d'un soudain espoir, pointe l'index vers l'entrée et hurle)* Excellence, Campese est là !

DE CARO : J'en étais sûr. *(Exaspéré à l'adresse de Campese.)* Tu n'as pas résisté, tu as tenu à paraître au final de la farce ?

CAMPESE : La farce ?

DE CARO : Ta bouffonnerie ! Tes acteurs ont joué à la perfection. Lui a été un médecin hors pair, le curé plus vrai que nature, l'institutrice admirable, et le pharmacien un mort comme on n'en fait plus. Regarde-le, il est là. Il attend que son metteur en scène l'autorise à ressusciter.

CAMPESE : *(consterné)* Il est mort !

QUINTO : Excellence ! Je vous répète que ce malheureux est décédé pour de bon.

DE CARO : Ça suffit. Campese, je t'ordonne de parler et de dire la vérité.

LUCIA : Mais quelle vérité ?

PÈRE SALVATI : Excellence, mais qu'est-ce que vous dites ?

DE CARO : Taisez-vous, laissez-le parler.

CAMPESE : Excellence, je suis venu rapporter cette liste de noms que votre secrétaire m'a remise par erreur à la place du permis de transport. Vous me demandez la vérité ? Mais à propos de quoi ?

GIACOMO : Campese, vous êtes en train de jouer avec le feu. Si cet homme est vraiment mort, vous irez tout droit en prison.

DE CARO : Parle, avoue que ce type est un acteur de « La Roulotte ».

CAMPESE : Excellence, que cet homme soit un vrai pharmacien ou un faux, quelle importance ? A mon avis, un faux mort est bien plus inquiétant qu'un vrai. Quand un personnage meurt

dans une fiction théâtrale, cela veut dire qu'il y a eu ou qu'il y aura une vraie mort quelque part dans le monde. Ce sont les circonstances de cette mort qui comptent. Au théâtre, on examine les conditions de vie, les motivations d'un être humain, et elles nous permettent d'élucider les raisons de ses actes. Voilà pourquoi je vous ai dit ce matin : « Venez au théâtre, Excellence, venez mettre "l'œil au trou de la serrure". »

DE CARO : (*exaspéré*) M'avez-vous, oui ou non, envoyé vos acteurs ?

CAMPESE : Acteurs ou non, cela ne change rien aux faits ! S'il vous semble que les problèmes dont vous avez eu connaissance aujourd'hui sont d'une portée telle qu'ils requièrent une intervention urgente de l'Etat, agissez dans ce sens. Pourquoi vous préoccuper de l'identité de ces personnes ? Vous pouvez dans l'intérêt du pays informer le ministre, la presse, donner votre démission si bon vous semble, provoquer une crise gouvernementale. En quoi cela me regarde-t-il ? Le préfet, c'est vous.

Le téléphone sonne.

DE CARO : (*à l'appareil*) Oui, je suis le préfet, ah ! bien, bien... très bien... un moment. (*S'adressant à Campese.*) Le maréchal des carabiniers est de retour avec ses hommes et les agents. Campese, je te donne encore une chance de salut : si tu persistes dans ton attitude, je te remets entre les mains des carabiniers, mais si tu me dis que ces gens-là sont des acteurs de ta « Roulotte » et que ce pharmacien est un mort d'opérette, tu es libre.

CAMPESE : Non, Excellence, ça, je ne vous le dirai pas.

DE CARO : Tu préfères aller en prison ?

CAMPESE : Si cet homme est un faux mort, j'irai en prison avec mes acteurs, si c'est un vrai nous comparâtrons ensemble devant le juge.

DE CARO : Ah oui ! C'est ainsi que tu l'entends ? Très bien ! (*Parlant au téléphone.*) La conciergerie ?... Oui, c'est toujours le préfet. Le maréchal des carabiniers avec ses hommes, ici, dans mon bureau, tout de suite ! (*Il raccroche en claquant l'écouteur sur l'appareil.*) Maintenant le Père Eternel lui-même ne pourra plus te sauver. Si ton idée de m'envoyer tes acteurs n'est restée qu'une menace, je te jure, Campese, tu payeras cher la vie du pharmacien. Ta dignité, le manuel de l'école primaire, tu parles ! Sais-tu pour finir où figurera ton nom et celui de tes collègues ? Sur un casier judiciaire !

CAMPESE : De toute façon, nous aurons affaire à la justice.

LE MARECHAL DES CARABINIERS : (*en coulisse*) On peut entrer ?

DE CARO : Entrez, entrez.

Tout le monde retient son souffle, en fixant la porte d'entrée. Seul Campese demeure calme et comme absent. Il bourre tranquillement sa petite pipe, en rassemblant, dans une modeste blague en imitation de peau de porc, un peu de tabac.

CAMPESE : Un moment !

DE CARO : (*s'illuminant*) Ah ! enfin tu as décidé de te rendre à mes bons conseils !

CAMPESE : Non, Excellence, je voulais simplement vous faire remarquer que, parmi les costumes d'une compagnie théâtrale, il n'est pas difficile de trouver un uniforme de maréchal des carabiniers. (*Tourné vers la porte.*) Entrez !

FIN

Passage condensé à la création, en 1983, au Théâtre de la Ville, adapté au contexte français de l'époque. Correspond aux ## des pages 14 à 18 :

DE CARO : Mais, ce n'est pas vrai. L'acteur n'est plus un exclu : La société a reconnu sa fonction morale, la dignité de sa profession. Le gouvernement subventionne l'Académie d'art dramatique, quand vous aviez six ans, l'Académie n'existait pas !

CAMPESE : Bien sûr, Excellence ! Mais en 46 rappelez-vous, le Parlement et le Sénat approuvèrent une loi destinée à la reconstruction du pays : participation de l'Etat, crédit, facilités bancaires, tout a été fait pour supprimer les obstacles qu'auraient pu rencontrer les promoteurs. Mais dans cette loi les théâtres ne figuraient pas, parce que évidemment le théâtre n'était pas reconnu d'utilité publique. Et Dieu sait s'il y en a eu de détruits chez nous !

DE CARO : Mon cher ami, l'Italie est un pays pauvre ; nous étions à peine sortis des horreurs de la guerre !

CAMPESE : Mais vingt ans ont passé, Excellence, et la loi n'a toujours pas été modifiée !

DE CARO : Imaginons par exemple que vous soyez ministre !

CAMPESE : Je ne peux pas l'imaginer, Excellence !

DE CARO : Vous proposeriez à l'Assemblée nationale de faire figurer l'acteur dans le manuel de l'école primaire ?

CAMPESE : Oui.

DE CARO : Vous exigeriez que le théâtre soit reconnu d'utilité publique ?

CAMPESE : Oui.

DE CARO : Et que l'on ajoute à la loi de 46 les bâtiments à l'usage du théâtre ?

CAMPESE : Non, Excellence, je m'en garderais bien.

DE CARO : Pourquoi ?

CAMPESE : On ne sait jamais ! L'Assemblée pourrait approuver ma requête et on serait fichu de supprimer des HLM pour construire des théâtres !

DE CARO : Ce que vous dites est amusant mais plutôt défaitiste !

CAMPESE : Je ne crois pas, Excellence. Le défaitiste défait ou plutôt essaye de défaire les choses déjà faites. Comment pourrait-on défaire ce qui n'existe pas ?

DE CARO : Campese, vos jeux de mots m'énervent ; arrêtez... *(Après une courte pause.)* Je vous en prie...

CAMPESE : *(Pris au dépourvu)* Dites...

DE CARO : Comment ?

CAMPESE : Dites...

DE CARO : Quoi ?

CAMPESE : Je ne sais pas, vous avez dit : « Je vous en prie. »

DE CARO : Ah oui, j'ai dit : « Je vous en prie » comme pour dire, « cessez vos divagations ». *(Revenant sur le sujet.)* Si je comprends bien, vous prétendez résoudre la crise du théâtre avec un abécédaire ! Vous savez mieux que moi que l'acteur est un privilégié qui ne changerait pas sa situation pour tout l'or du monde. Je me trompe ?

CAMPESE : Non.

DE CARO : L'attrait du théâtre c'est précisément qu'il vous permet de vivre libre de toutes contraintes, de responsabilités, dégagé de la monotonie d'un emploi terne. Non, la vérité c'est qu'on ne sait plus écrire pour le théâtre. Le public ne s'intéresse plus à ce que leur offrent les auteurs modernes. Etes-vous d'accord avec moi ?

CAMPESE : Oui !

DE CARO : Vous répondez oui par complaisance ou par conviction ?

CAMPESE : Par complaisance.

DE CARO : Et pourquoi ne pas dire ce que vous pensez ?

CAMPESE : Excellence, si je dis ce que je pense, vous allez vous mettre en colère et me traiter encore une fois de défaitiste. J'étais venu simplement vous demander une faveur, une faveur qui, dans les circonstances actuelles, serait une grâce pour moi-même et mes compagnons d'infortune – si vous vouliez bien me l'accorder.

DE CARO : Me croyez-vous rancunier ?

CAMPESE : Non.

DE CARO : Alors parlez, dites ce que vous avez sur le cœur.

CAMPESE : Le théâtre, Excellence, doit être le reflet de la vie de l'homme, sa représentation exacte, l'image ardente de la vérité, une vérité parfois prophétique... et qui a souvent fait peur.

DE CARO : Peur ?

CAMPESE : Ce n'est pas si loin de nous : Pensez aux acteurs de la commedia dell'arte qui improvisaient sur des canevas, ils attaquaient la bourgeoisie, l'aristocratie, les gouvernements, ils ont toujours été persécutés, obligés de fuir d'un pays à l'autre, de royaume en république, de république en royaume, souvent arrêtés, jetés en prison, torturés, parfois même pendus. En Angleterre, on peut encore voir la corde qui mit fin aux tribulations d'un Arlequin.

DE CARO : Il y a des vérités qui ne sont peut-être pas bonnes à dire sur un théâtre. Heureusement d'ailleurs, car si chacun suivant ses caprices pouvait satisfaire ses rancunes personnelles, faire du chantage ou même – qui sait – faire de la propagande politique !...